

# Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

5<sup>ME</sup> ANNÉE, NO. 4.

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1880.

52<sup>ME</sup> NUMÉRO.

## LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,  
J. Erzenberger,  
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5  
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Bureau des „SIGNES DES TEMPS“  
Bâle (Suisse).

### CE QU'IL NOUS FAUT LAISSER.

Laisse bien loin de toi les plaisirs de la terre,  
L'espérance qui trompe et l'amour séducteur,  
Les trésors d'ici-bas qui tombent en poussière :  
Plus haut va placer ton bonheur !

Laisse tous ces désirs de ton âme inquiète,  
La recherche du bien dans un monde pécheur !  
Cesse, oh ! cesse la lutte, incessante et secrète,  
Qui fait saigner ton pauvre cœur.

Laisse les vains regrets, les stériles alarmes,  
Les doutes, les soucis, douleurs de chaque  
jour ;  
Dieu connaît tes besoins, il a compté tes larmes  
Repose-toi sur son amour !

Laisse l'obscurité de ce sombre nuage  
Qui voile ton Sauveur à tes yeux éperdus ;  
Monte dans la lumière, au-dessus de l'orage :  
Avance, et tu verras Jésus ! . . .

—LA CHAMBRE HAUTE.

## Articles Variés.

### COMMENT LE CONCILE DU VATICAN ÉTABLIT L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

QUATRIÈME ARTICLE.

Le pape Pie IX n'était pas si audacieux que de déclarer la guerre à tout le monde civilisé. Le Cardinal Antonelli répondit gracieusement aux puissances rebelles que le *schema* en question devait être compris dans un sens purement pickwickien. « Il y a une grande différence, dit Son Excellence, entre la théorie et la pratique. Personne ne peut jamais empêcher l'église de proclamer les grands principes sur lesquels est fondé son édifice divin ; mais quant à l'application de ces lois sacrées, l'église, imitant l'exemple de son céleste Fondateur, est disposée à prendre en considération la faiblesse naturelle de l'humanité, et en conséquence, elle n'exige de la fragilité humaine que ce que chaque siècle, chaque pays peut donner. » Cela nous rappelle comment

le Cardinal Catalpi apaisa une discussion violente, que la défense des protestants par le Cardinal Schwarzenberg contre l'anathème projeté par la bénignité papale rendait plus vive encore : « Le pape Pie IX, dit Catalpi, maudit en vérité tous les protestants, mais c'est par formule. Il les porte tous sur son cœur. »

La vénérable mère Eglise, mettant en pratique les principes de son fils dévoué, le Cardinal Antonelli, résolut de condescendre en quelque sorte plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là à la « faiblesse naturelle de l'humanité. » Le *schema* fut retiré et changé. Quand il fut finalement adopté, ce fut purement comme dogme. Il ne contenait aucune déclaration concernant la relation de l'église avec l'état. Pourquoi en eût-il fait mention ? Ne sera-t-on pas à temps de déclarer la guerre contre la civilisation moderne lorsqu'il y aura une perspective raisonnable de succès ? Du reste, un pape infailible n'a pas besoin d'attendre le décret d'un concile. Il peut proclamer les principes récriminatoires quand et comment il lui semble bon. La constitution dogmatique ne fut finalement promulguée que le 26 avril. Elle fut alors proclamée sans un seul vote opposant. Les absents, soigneusement comptés, étaient plus de soixante ; c'était presque un dixième du concile entier.

Pendant ce temps les deux partis se préparaient pour une lutte finale et décisive. Le plan original avait été de faire passer par surprise un décret d'infailibilité. Mais l'opposition était trop forte pour être enlevée d'assaut, trop aux aguets pour être surprise. On adopta d'autres mesures. On fit circuler des pétitions par lesquelles on implorait le pape, dans l'intérêt de la religion catholique, de proclamer le dogme en question. Ces pétitions circulaient en secret, toutefois pas aussi secrètement qu'elles n'échappassent à la minorité. Des pétitions contre le décret suivirent de près, elles parvinrent à Sa Sainteté presque simultanément et furent renvoyées aux signataires sans même une réponse. L'opposition fut examinée. Quelques pères furent cajolés ; d'autres, achetés, d'autres enfin, menacés. Une nouvelle soutane était un prix suffisant pour gagner un ecclésiastique ; quinze chapeaux de cardinaux, convoités secrètement par plus d'un œil ambitieux, servirent à beaucoup d'autres de puissant argument. La requête personnelle du pape, la sympathie même pour Rome aussi bien que son atmosphère, en infectèrent beaucoup. Quel-

ques-uns furent même poussés par menace.\*

Aucun moyen ne fut négligé pour décourager la minorité. Les devoirs d'hospitalité à Rome étaient administrés par les pères jésuites. Les hésitants et les indécis furent distribués à dessein dans divers points éloignés les uns des autres, et furent placés dans la compagnie de ceux dont la subtile influence ne pouvait être découverte et évitée que par les hommes les plus circonspects et les plus résolus. Des mesures d'entente avec leurs frères plus fermes furent empêchées par un décret papal, interdisant la réunion de plus de vingt membres du concile, sous quelque prétexte que ce fût. Ceux qu'on ne pouvait gagner furent attaqués, maltraités, poursuivis par des vexations sans nombre. Entreprenaient-ils leur propre défense dans la chambre du concile ? Cette immense salle scénique était construite de manière que pas un orateur sur vingt ne pouvait élever sa voix au-dessus des échos qui retentissaient sous le dôme en réponse à chaque bruit de pas, à chaque parole. Un Dupanloup ou un Strossmayer parvenait-il de sa voix puissante à dominer

\* L'histoire du Patriarche syrien de Babylone est aussi authentique qu'aucune autre histoire qui n'est pas publiquement attestée par un témoin oculaire. Ce Patriarche était l'un des vénérables pères les plus anciens et les plus humbles. Incapable d'entendre, incapable de parler de manière à être entendu distinctement d'une foule, il remit à un de ses collègues un discours écrit, et il le pria de le lire à l'assemblée en son nom. Il était court et simple. Il traitait des prérogatives des évêques.

„Quant à vous, mes seigneurs, disait le père âgé, mais résolu, vous pouvez faire ce que bon vous semblera, mais nous, orientaux, nous voulons garder tous nos droits, qui d'ailleurs ont été reconnus par le Concile de Florence.“

Le pape fit appeler le Patriarche. Il reçut l'ordre de se rendre au Vatican sans être accompagné. Il trouva le pontife pâle d'une sainte rage. Deux papiers étaient posés devant lui sur la table. L'un contenait sa démission de ses fonctions, et l'autre, une rétractation solennelle de ses vues et une renonciation aux privilèges et aux droits auxquels il prétendait. Le pape lui ordonna de choisir l'un ou l'autre. En vain le Patriarche alléguait-il le serment qu'il avait fait de défendre les droits mêmes auxquels il était maintenant sommé de renoncer. Le pape déclara que le serment était nul. Le Patriarche demanda la faveur d'une consultation. Le pape irrité la refusa. Le Patriarche demanda du temps pour réfléchir. Le pape répondit qu'il ne quitterait point la chambre avant d'avoir apposé sa signature, à l'un ou à l'autre papier. Le château de Saint-Angelo était l'alternative qui lui restait. Il n'y avait aucun gouvernement pour s'occuper de son cas, et demander sa liberté. Il était âgé, infirme, décrépité et faible. Il signa la rétractation et retourna au Concile le cœur navré.

l'écho dans ce lieu qui n'est point fait pour un auditoire? S'il dépassait d'un pas la ligne du décorum que les prêtres italiens lui avaient marquée, aussitôt les trépignements de pieds couvraient sa voix. Avait-il recours à l'impression? Le censeur romain défendait la publication de sa lettre ou de sa brochure. Si, surmontant tous les obstacles, il parvenait à envoyer sa réclame dans son propre pays, afin qu'elle y fût imprimée et ensuite renvoyée à Rome; la poste était gardée sous un constant espionnage, et là son document était saisi et détruit. Essayait-il de se servir de la douane? Là aussi il rencontrait la surveillance ombrageuse de la police romaine.\*

Cependant, si sous un tel système d'une tyrannie bien organisée et minutieuse, l'opposition diminuait quant au nombre, d'autre part elle augmentait d'intensité. Si le pape Pie IX est bon catholique, l'évêque Strossmayer et le cardinal Schwarzenberg ont cessé de l'être. Saint-Pierre de Rome eût pu s'étonner d'entendre retentir sous ses voûtes, outre les cris discordants de confusion et de tumulte, ainsi que les interruptions violentes du cardinal président, les paroles étranges prononcées par ces deux prélats allemands, le 22 mars 1870.

«Le temps, s'écriait le Cardinal Schwarzenberg, le temps de ces malédictions entre protestants et catholiques est passé pour ne plus revenir. Je leur tends la main. Il me tarde de commencer à leur égard la grande œuvre de réconciliation et de pacification.»

«Le protestantisme, s'écriait l'éloquent évêque Strossmayer, ne doit pas être tenu responsable de l'athéisme, du panthéisme, et du matérialisme, puisque beaucoup de protestants éminents ont été parmi les fermes réfutateurs de ces doctrines. Ce n'est point par la voie que vous proposez que nous allons ramener nos frères dissidents.»

Il n'est rien d'étonnant que chacun des deux orateurs fût interrompu par des clameurs lui ôtant toute impossibilité de continuer: la session se termina dans la plus grande et la plus irrémédiable confusion. «Vous êtes protestants,» s'écriaient les plus enragés Italiens, en s'adressant aux prélats allemands. Cette accusation était fautive. Ils ne sont pas protestants, il ne sont qu'anti-papistes. Et quoiqu'ils restent toujours catholiques dévots et fidèles, nous ne pouvons que les estimer à cause de leurs principes anti-papistes et leur empressement à défendre la liberté de conscience.†

La minorité opposante combattit bravement mais inutilement contre le fatal décret. Les membres influents de cette mi-

\* Plusieurs des ecclésiastiques les plus riches envoyèrent toute leur correspondance particulière par des messagers particuliers, pour être mises à la poste dans des villes voisines.

† Il est aussi étonnant que regrettable que la différence entre catholique et papiste soit ignorée par beaucoup de protestants qui s'imaginent faussement que tous ceux qui sont catholiques sont romanistes. Cela est faux même en Italie, et à plus forte raison en Allemagne et en France. Un homme digne de foi nous relate le fait suivant. «J'étais dans une des cathédrales de l'Italie, il y a quelque temps, à l'occasion d'une grande fête religieuse. L'église était remplie. Un prêtre y fit un sermon par lequel il entreprit de faire accepter la doctrine de l'infaillibilité papale. Mais chaque fois qu'il touchait ce point, un murmure si fort, si prolongé s'élevait, qu'il était incapable de continuer. Trois fois il essaya de poursuivre ce sujet, et trois fois il fut vaincu. Je me tournai vers un Italien, et lui dis: Je croyais qu'ici vous étiez tous de bons catholiques.—„Nous le sommes, dit-il, mais non pas papistes.“

norité citèrent l'histoire personnelle de Pierre lui-même auquel Paul «résista en face, parce qu'il méritait d'être repris;» ils en référèrent à l'histoire du grand concile apostolique de Jérusalem dont la décision fut le résultat d'une conférence libre et fraternelle des apôtres égaux entre eux: ils explorèrent les écrits des pères grecs et latins, et montrèrent qu'il ne s'y trouvait aucune phrase pouvant, même par implication, favoriser le dogme de l'infaillibilité papale; ils montrèrent que les controverses théologiques, qui déchiraient l'église pendant les premiers siècles de son existence et qui ne furent terminées par des conciles successifs qu'après de longues années de discussion, n'eussent pas eu lieu si une bulle papale eût suffi pour y mettre un terme; ils rappelèrent au concile que, ni le pape ni les légats n'avaient pris part au 1<sup>er</sup> concile de Constantinople en 381; que la déclaration d'Innocent I et de Gelasius I concernant la damnation des enfants non-baptisés, fut anathématisée par le concile de Trente; que le décret de Célestin III, concernant le mariage avec des hérétiques fut abrogé par Innocent III, et que son auteur fut déclaré hérétique par Adrien VI pour l'avoir fait. Que Honorius 1<sup>er</sup> fut condamné pour hérésie, et ses écrits, publiquement brûlés par le troisième concile de Constantinople au septième siècle; que la Bible de Sixte-Quint fut supprimée par son successeur à cause de ses innombrables erreurs; que le pape Calixte était sabellien; le pape Libère, arien; le pape Zosime, pélagien; que le dogme de l'infaillibilité papale qui n'avait jamais été sérieusement maintenu dans l'église jusqu'au XIII<sup>me</sup> siècle, avait été souvent et officiellement nié depuis, comme dans le «serment et déclaration» proclamé par les catholiques irlandais en 1793 et renouvelé par un synode d'évêques irlandais en 1810; et que dans un catéchisme de l'église, ratifié par l'archevêque Manning lui-même, publié au commencement de notre siècle, cette doctrine était emphatiquement dénoncée comme étant d'invention protestante.

Se tournant ensuite du passé vers le présent et l'avenir, ils montraient à la majorité les signes de danger pour l'église. Le commun peuple, même en Italie, discutaient le décret en question dans un esprit qui passait fréquemment de l'irrévérence au blasphème. Le jour où le concile œcuménique fut convoqué à Rome, un club composé d'hommes de la classe laborieuse se réunissait à Florence, pour dénoncer l'église de Rome et avec elle, hélas! la chrétienté que cette église fait profession de représenter. Les pasquinades, plus puissantes que les arguments, circulaient parmi la populace. Une pétition burlesque pour l'abolition de l'astronomie comme parente du rationalisme fut écrite et distribuée par la ville. Des vers mordants et satiriques dont le sens acerbé est en quelque sorte obscurci par la traduction, furent placardés sur les murs mêmes du Vatican. Les voici:

Quand Eve eut pris le fruit, et l'eut goûté,  
Perdant ainsi toute l'humanité,  
Dieu se fit homme, et brisant toute entrave,  
A l'homme il vint rendre la liberté.  
Pie-Neuf doit être ici-bas son vicaire,  
Mais le saint-père a fait tout le contraire;  
A l'homme il vient ravir la liberté:  
Il se fait Dieu pour rendre l'homme esclave.

Des évêques américains déclarèrent que la promulgation d'un décret de l'infaillibilité unirait tous les partis et toutes les diverses confessions de foi des Etats-Unis contre l'église qui s'y soumettait. Les évêques allemands et autrichiens affirmèrent que ce décret expulserait des écoles publiques les

prêtres catholiques, et arracheraient de leurs mains l'éducation de la jeunesse. Les évêques orientaux déclarèrent que leurs églises seraient soustraites à l'influence de Rome et se joindraient à la communion de l'église grecque. Les évêques français affirmèrent que ce même décret briserait le dernier lien unissant l'empire français au pape, et priverait Sa Sainteté, des gardes sur la présence desquels il comptait contre les révoltes du peuple italien.

Tout fut inutile. Aux arguments, aux avertissements, aux supplications, très-peu des membres les plus influents même de la majorité hasardèrent une réponse. Si l'un d'eux entreprenait une réfutation, il le faisait d'une manière telle qu'un protestant essaierait en vain de comprendre. Un ecclésiastique déclara avec aplomb que le pape était infaillible parce que Pierre fut crucifié la tête en bas, «ce qui montre, dit-il, que l'église se tient sur sa propre tête comme sur sa base.» Un second, avec des tours d'éloquence remarquables, assura que ses auditeurs trouveraient l'évidence de l'infaillibilité dans les inscriptions des catacombes. Un troisième cita de Pie IX lui-même cette phrase conclusive: «Comme simple abbé Mastai, j'ai toujours cru à l'infaillibilité; comme pape Mastai, je la sens.» Contre de tels arguments, que reste-t-il à dire?—*Harper's Magazine, déc. 1870.*

## JÉSUS A BÉTHESDA.

### PREMIER ARTICLE.

«APRÈS cela, comme les Juifs avaient une fête, Jésus monta à Jérusalem. Or, il y avait à Jérusalem, près de la porte des brebis, un réservoir d'eau, appelé en hébreu Béthesda, qui avait cinq portiques, où étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, d'impotents et de gens qui avaient les membres secs, et qui attendait le mouvement de l'eau. Car un ange descendait en un certain temps, dans le réservoir, et en troublait l'eau; et le premier qui descendait dans le réservoir, après que l'eau avait été troublée, était guéri, de quelque maladie qu'il fût détenu.»

Jésus ne se tenait pas à l'écart des pauvres, des affligés et des pécheurs. Son cœur brûlait d'amour pour ces infortunés qui avaient besoin de son secours. Il savait bien quels étaient les malades qui avaient appris à attendre le temps où on pensait que l'eau allait être troublée par un pouvoir surnaturel. Bien des malades souffrant de diverses maladies se rendaient vers le réservoir, mais la foule était si grande au moment désigné, que tous s'y précipitaient en même temps, et les plus faibles étaient foulés aux pieds par les plus forts et laissés en arrière.

Des centaines de malades étaient ainsi repoussés et ne pouvaient s'approcher de l'eau. Plusieurs mêmes qui, par des efforts inouis, avaient réussi à arriver jusqu'au réservoir, mouraient sur le bord sans avoir la force de se plonger dans ses eaux. On avait dressé des abris autour du réservoir afin que les malades fussent protégés contre les rayons brûlants du soleil et contre la fraîcheur des nuits. Bien des pauvres malades passaient des nuits dans les portiques, et jour après jour se traînaient péniblement jusqu'à ce lieu privilégié, dans l'espoir d'obtenir du soulagement, mais hélas! en vain pour la plupart.

Un homme souffrant d'une maladie incurable depuis trente-huit ans, était fréquemment venu jusqu'au réservoir. Ceux qui

avaient pitié de sa faiblesse le transportaient vers le réservoir lorsqu'on supposait que l'eau avait été troublée. Mais ceux qui étaient plus forts que lui s'y précipitaient avant lui et saisissaient l'occasion qu'il convoitait. Ainsi le pauvre paralytique attendait jour et nuit près du réservoir, espérant qu'à la fin, le moment fortuné viendrait où il pourrait se plonger dans l'eau et être guéri. Ses efforts persévérants pour atteindre ce but et les doutes et les inquiétudes de son esprit consumaient rapidement le peu de forces qui lui restait.

Jésus visita cette scène de misères, et son regard s'arrêta sur ce pauvre malade, faible et impuissant. L'infortuné était accablé de souffrances et plongé dans le désespoir; lorsque le moment attendu fut arrivé, il fit un suprême effort pour atteindre l'eau, mais lorsqu'il eut presque atteint son but, un autre y entra avant lui. Alors il se traîna jusqu'à son grabat pour y mourir. Mais un visage compatissant se pencha vers lui: «Veux-tu être guéri?» lui dit Jésus. Le pauvre malade découragé leva les yeux, pensant que ce pourrait être quelqu'un qui était venu lui aider à se jeter dans le réservoir; mais cette faible lueur d'espérance s'évanouit lorsqu'il se souvint qu'il était trop tard; tout espoir pour lui était perdu, pour cette fois, et dans son état de maladie et de dénûment, il n'osait pas espérer de vivre jusqu'à ce qu'une autre occasion se présentât.

Fatigué, il se détourna, et dit avec amertume: «Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans le réservoir quand l'eau est troublée: car, pendant que j'y viens, un autre y descend avant moi.» Pauvre infortuné! comment pouvait-il espérer de lutter avec succès contre cette foule égoïste qui s'empressait toujours d'arriver avant lui! Jésus ne demande pas au pauvre malade de montrer sa foi en lui, mais avec une voix d'autorité, il lui dit: «Lève-toi, emporte ton lit, et marche.» Soudain la vigueur fut communiquée au paralytique. Son être tout entier éprouva le pouvoir de la guérison. Il sentit le sang et la force circuler dans tous ses membres. Obéissant à l'ordre du Sauveur, il se tint debout, et se mit en devoir de ramasser son lit qui consistait simplement en un tapis et une couverture. Ensuite, pénétré d'un profond sentiment de bonheur de pouvoir après tant d'années de réclusion, se servir de ses membres, il se mit à regarder autour de lui pour chercher son Libérateur, mais il ne put le voir nulle part. Jésus s'était confondu dans la foule, et le paralytique guéri craignait de ne pouvoir le reconnaître s'il le rencontrait. Il fut grandement désappointé, car il lui tardait d'exprimer toute sa gratitude à l'étranger. Comme il se rendait en toute hâte vers Jérusalem d'un pas ferme, louant Dieu en chemin, et se réjouissant de la force qu'il venait de recevoir, il rencontra des pharisiens, et il leur raconta immédiatement la guérison merveilleuse qu'il venait d'éprouver. Il fut surpris de la froideur avec laquelle ces pharisiens écoutèrent son récit.

Bientôt ils l'interrompirent en lui demandant pourquoi il portait son lit le jour du Sabbat. Ils lui rappelèrent avec sévérité qu'il ne lui était pas permis de porter des fardeaux le jour du Seigneur. Dans sa joie, cet homme avait oublié que c'était le Sabbat, cependant il ne se sentait nullement coupable pour avoir obéi au commandement de Celui qui, par sa puissance divine, avait opéré en sa personne un tel miracle. Il répondit hardiment: «Celui qui m'a guéri, m'a dit: Emporte ton lit et

marche.» Les pharisiens n'éprouvaient aucune satisfaction de la guérison qui avait été opérée sur cet homme malade depuis trente-huit ans. Ils fermèrent les yeux sur cette merveilleuse guérison, et, mus par la bigoterie qui les caractérisait, ils se saisirent de cet acte comme d'une violation de la loi du Sabbat.

Ils ne jetèrent aucun blâme sur l'homme qui avait été guéri, mais ils parurent offusqués de la conduite de Celui qui avait pris la responsabilité de commander à un homme d'emporter son lit le jour du Sabbat. Ils lui demandèrent qui avait fait cela, mais il ne pouvait point les renseigner à ce sujet. Ces gouverneurs savaient très-bien qu'il n'y avait qu'une seule personne qui pût faire cette action, mais ils désiraient avoir une preuve directe que c'était Jésus; car ils espéraient pouvoir le condamner comme transgresseur du Sabbat. Ils considéraient que non-seulement Jésus avait transgressé la loi en guérissant le paralytique le jour du Sabbat, mais qu'il avait commis un acte sacrilège en lui ordonnant de prendre son lit et de l'emporter.

Jésus n'était pas venu dans le monde pour amoindrir la dignité de la loi, mais pour l'exalter. Par leurs traditions et leurs notions erronées, les Juifs en avaient détourné le sens. Ils en avaient fait un joug de servitude. Leurs nombreuses exactions traditionnelles sans signification étaient devenues la risée de toutes les autres nations. Le Sabbat surtout avait été progressivement entouré de toute espèce de restrictions déraisonnables qui rendaient ce saint jour presque insupportable. Ainsi par exemple il n'était pas permis à un Juif d'allumer du feu, ni même une chandelle le jour du Sabbat. Les vues des Juifs étaient si étroites qu'ils étaient devenus esclaves de leurs règlements inutiles. Comme résultat de cet état de choses, ils avaient besoin des Gentils pour faire plusieurs choses que leur règlement leur défendait de faire eux-mêmes.

Ils ne réfléchissaient pas que, si l'accomplissement, de ces devoirs nécessaires de la vie était un péché, ils étaient aussi coupables en employant d'autres personnes pour les faire, que s'ils les eussent faits eux-mêmes. Ils pensaient que le salut était restreint aux Juifs seulement, et que la condition de tous les autres, étant entièrement désespérée, ne pouvait être ni empirée ni améliorée. Mais un Dieu juste n'a donné aucun commandement qui ne puisse être observé par tous d'une manière conséquente. Ses lois ne sanctionnent aucun usage déraisonnable, ni aucune restriction inutile.

Bientôt après, Jésus rencontra dans le temple l'homme qu'il avait guéri. Il était venu apporter une offrande pour le péché, un holocauste et un sacrifice de prospérité pour la bénédiction signalée qu'il avait reçue. Jésus le trouvant parmi les adorateurs se fit connaître à lui. Le grand Médecin l'aborda en lui donnant un avertissement à propos: «Voilà, tu as été guéri; ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire.» Celui qui avait souffert pendant trente-huit ans, comme résultat, en partie de sa propre dissipation, était ainsi clairement averti de fuir les péchés qui lui avaient causé de telles souffrances.

L'homme qui avait été guéri fut ravi de joie de se trouver en face de son Libérateur, et, ignorant la malice des Juifs contre Jésus, il informa les pharisiens qui l'avaient auparavant interrogé, que Jésus était celui qui avait opéré chez lui une si miraculeuse guérison. Les dignitaires juifs n'attendaient que la preuve que c'était bien Jésus qui

avait fait cela. Dès l'abord ils avaient été persuadés que ce ne pouvait être nul autre. Alors un grand tumulte s'éleva dans les parvis du temple; car ils cherchaient à mettre à mort Jésus, mais ils en furent empêchés par le peuple; car le plus grand nombre d'entre eux reconnaissaient en lui un ami qui les avait guéris de leurs infirmités et qui avait soulagé leurs souffrances.

Alors une controverse s'éleva concernant les véritables exigences de la loi du Sabbat. Jésus avait à dessein choisi le jour du Sabbat pour accomplir ce miracle au réservoir de Béthesda. Il aurait pu guérir ce paralytique un autre jour de la semaine; il aurait aussi pu simplement le guérir, et éviter de soulever l'indignation des Juifs en lui disant d'emporter son lit. Mais un but plein de sagesse était la base de chaque action de la vie de Christ sur la terre; tout ce qu'il faisait, était d'une grande importance, soit quant aux actions elles-mêmes, soit quant à la portée de leurs enseignements. Il vint pour maintenir la loi de son Père et la rendre honorable. Au lieu d'être un privilège béni, le Sabbat était devenu une servitude accablante à cause des exigences que les Juifs y avaient ajoutées. Jésus désirait, en le dégageant de ces entraves, le rétablir dans son état primitif et le laisser subsister dans sa propre dignité.

C'est pourquoi Jésus trouva bon d'accomplir cette œuvre spéciale le jour du Sabbat. Il choisit parmi les malades du réservoir de Béthesda le cas le plus désespéré pour exercer son pouvoir miraculeux, et il commanda à celui qui avait été paralytique d'emporter son lit au travers de la ville afin de publier ainsi la merveilleuse guérison qui venait d'être opérée en sa personne, et d'attirer l'attention du peuple, sur les circonstances qui avaient accompagné sa guérison, et sur Celui par qui cette guérison avait été accomplie. Cela devait soulever la question concernant ce qu'il était permis de faire le jour du Sabbat, et lui fournir l'occasion de dénoncer les préjugés étroits des Juifs et leurs restrictions traditionnelles concernant le jour du Seigneur, et de déclarer inutiles leurs bigoteries et leurs traditions.

E. G. WHITE.

#### POURQUOI PAUL PLEURAIT-IL ?

PÉNÉTRONS au cœur de la ville de Rome, dans un obscur cachot. Voyez chargé de chaînes l'homme le plus noble et le plus héroïque de toute l'histoire sacrée ou profane. C'est l'apôtre Saint Paul. Depuis bien des années, jeune encore, il a abandonné la brillante perspective d'honneur qui devait être sa part au milieu de son peuple, et toutes ces choses, qui lui étaient un gain, il les a estimées comme une perte pour l'amour de la vérité de Christ. Il est devenu la balayure du monde, le rebut de la société. Il a été bafoué, moqué; il a été frappé sur la bouche devant le concile des Juifs. Il a été souvent laissé pour mort; il a reçu des Juifs cinq fois quarante coups moins un; trois fois il a été battu de verges; à Lystre il a été lapidé; à Philippe, il a été jeté dans une étroite prison, et ses pieds serrés dans des ceps. Il a été en danger sur la mer, de la part des voleurs, parmi ceux de sa nation, parmi les Gentils, dans les villes, dans les déserts, parmi les faux frères. Il a su ce que c'était que la faim, la soif, et le froid. Souvent il a fait de longs et fatigants voyages à pied pour visiter les églises.

Ces souffrances étaient-elles la cause des larmes de Paul? Non; car écoutez ce qu'il dit: «Je suis rempli de consolation; je

suis comblé de joie dans toutes nos afflictions.» 2 Cor. 7 : 4. La mort d'un martyr est devant lui; pleure-t-il en vue de cette heure terrible? Oh! non, mais pourtant Paul pleurait. Lisez ce qui suit: «Car il y en a plusieurs qui ont une telle conduite que je vous ai dit souvent, et que je vous le dis encore maintenant en pleurant, qu'ils sont ennemis de la croix de Christ; dont la fin sera la perdition, qui ont leur ventre pour Dieu, qui mettent leur gloire dans ce qui est leur confusion, et qui attachent leurs affections aux choses de la terre.» Phil. 3 : 18, 19.

Oh! si tous les frères et les sœurs qui marchent d'une manière déréglée cessaient leurs plaisanteries, leurs murmures et leurs plaintes, et pensaient à l'apôtre pleurant, pleurant à cause de l'opprobre amené sur la cause de Christ par des personnes indignes pour lesquelles il a souffert et travaillé si longtemps. Votre cœur ne peut-il donc être touché, même par les larmes de ceux dont vous avez rempli le cœur de tristesse? Des frères qui vous aiment à cause de Christ et qui ont souvent pleuré sur votre infidélité vous supplient de vous repentir, et d'imiter la conduite sainte, juste et irréprochable de l'apôtre de Jésus.

Ce n'est pas tout encore. Vos mauvaises actions transpercent de nouveau le cœur de notre Sauveur. Voulez-vous affliger Celui qui a donné pour vous sa vie, qui a subi la mort cruelle de la croix? «La bonté de Dieu» nous convie à la repentance. Mépriserez-vous les tendres appels de son amour? MARY L. WILLIAMS.

### ARCHÉOLOGIE SACRÉE.

L'EXTRÊME ANTIQUITÉ D'UN JOUR DE REPOS DÉMONTRÉE PAR LES INSCRIPTIONS ASSYRIENNES ET BABYLONIENNES.

Parmi les plus merveilleuses découvertes de la science moderne, il faut évidemment compter les renseignements si étendus et si complets qui nous ont été donnés par les inscriptions cunéiformes de l'Assyrie et de la Babylonie sur les mœurs, les usages, l'histoire et la littérature des antiques populations qui ont occupé ces régions. En attendant que nous puissions présenter à nos lecteurs une vue d'ensemble sur ces très-curieuses découvertes, ils nous sauront gré de leur faire connaître les particularités suivantes.

Passant sous silence la récente traduction que le Dr Smith a donnée des traditions chaldéennes sur la création et la chute, nous nous arrêterons au fait intéressant, attesté, nous dit-il, par une tablette remarquable (une brique cuite au feu), savoir que la sanctification du Sabbat était connue des premiers Babyloniens. Voici comment cet auteur s'exprime (*Découvertes assyriennes, page 12*): «Dans l'année 1869, je découvris, entre autres choses, un étrange calendrier religieux assyrien, d'après lequel les mois sont divisés en quatre semaines, dont chaque septième jour, ou «sabbat» est mis à part comme un jour où aucun travail ne devait se faire.»

H. Fox Talbot, homme versé dans l'étude de l'assyrien, traduit comme suit deux lignes de la tablette en question. «Au septième jour il institua un jour saint et commanda la cessation de toutes les affaires.»—Cet écrivain ajoute: «Cette tablette est très-importante comme affirmant clairement, selon moi, que l'origine du Sabbat remonte à la création. On sait depuis un certain temps que les Babyloniens observaient aussi très-strictement le Sabbat. A pareil

jour le roi n'était pas autorisé à se promener dans son chariot; plusieurs mets étaient interdits, etc.; mais on ignorait encore que le Sabbat remontât si haut.» (Rapport de la société d'archéologie biblique, vol. 5, page 427, 428.)

Le Rev. M. Sayce, un autre savant érudit qui a traduit la plus grande portion du calendrier sus-mentionné, dit (vol. 7 du même ouvrage): Le septième jour, fête de Mérodach et de Zir-Panitu (deux divinités) est une grande fête. Le prince des nations ne mangera ni la chair des oiseaux ni des fruits cuits. Il n'offrira pas de sacrifices. Le roi ne montera pas dans son chariot. Il n'exercera pas ses fonctions de législateur royal. Dans un lieu de garnison, le général ne donnera aucune proclamation aux troupes. L'art médical ne sera pas exercé.—Il est convenable d'avoir un lieu sacré. Dans la nuit, en présence de Mérodach et d'Istar, le roi fera ses offrandes. Il présentera un sacrifice. Levant les mains, il adorera dans l'endroit consacré à la divinité.»

Mr Sayce conclut comme suit: «Le principal intérêt de ce calendrier, c'est qu'il témoigne de l'existence d'un sabbat ou septième jour, durant lequel, chez les Babyloniens comme chez les Assyriens, certains travaux étaient défendus. On peut en outre remarquer que plusieurs des commandements en vigueur parmi eux ont une grande analogie avec les ordonnances de la loi lévitique et les pratiques des rabbins juifs.

«Ce que j'ai traduit par «sabbat» est exprimé par deux mots accadiens (l'une des plus anciennes langues de ces régions), qui signifient littéralement «jour de la cessation» du travail, ou jour où il est contraire à la loi de travailler. Le mot «sabbat» n'est d'ailleurs pas inconnu des Assyriens, qui le désignent par l'expression *sabbattu*, ce qui dans leur langue signifie: «jour de repos pour le cœur.»

«Ce calendrier est écrit en assyrien, mais, à en juger par les nombreuses expressions accadiennes qu'il contient, l'original a dû être écrit à une époque bien antérieure au 7<sup>me</sup> siècle avant J.-C., alors que la langue accadienne paraît s'être éteinte.»—Cette découverte détruit donc du coup les théories Paley et autres, qui soutiennent que le Sabbat est d'institution juive, inconnu avant la distribution de la manne au désert et que, si les auteurs de la Genèse nous en parlent, c'est par anticipation! Ce document, au contraire, nous prouve clairement que le septième jour fut connu et observé comme *sabbat* au moins deux siècles avant la promulgation de la loi du Sinaï, ce qui, conjointement avec d'autres incidents rapportés dans les récits de la création, confirme les paroles du Sauveur: «Le Sabbat a été fait pour l'homme.»—*La Famille du 1<sup>er</sup> septembre 1880.*

### LA DÉCLARATION DE L'INCREDULE.

UN écrivain allemand raconte que dans une réunion littéraire, tenue chez le baron von Holbach, où les incrédules les plus consommés se réunissaient ordinairement, les messieurs présents commentaient sur les choses absurdes, insensées et puérides dont les Saintes-Ecritures, selon eux abondaient. Mais Diderot, philosophe français incrédule, qui lui-même n'avait pas pris la part la moins active à la conversation, y mit soudain un terme, en disant: «Mais, messieurs, ce livre est un livre merveilleux, extraordinaire! Je ne connais aucun homme de lettre en France qui puisse écrire et parler avec une telle capacité. Malgré tout le mal

que nous avons dit de ce livre, et sans doute avec de bonnes raisons, je ne crois pas qu'aucun de vous puisse composer un récit aussi simple, et en même temps aussi élevé et aussi touchant que le récit des souffrances de Christ; un récit qui exerce une influence aussi vaste et qui éveille un sentiment si profond et si universel, et dont la puissance, après tant de siècles, soit toujours la même.» Cette remarque inattendue remplit d'étonnement chacun des assistants, et fut suivie d'un silence prolongé.

### L'UNITÉ DANS L'EGLISE.

DE même que les différents membres de l'organisme humain s'unissent pour former le corps, et que chaque membre remplit son office, obéissant à l'intelligence qui gouverne le tout, ainsi les membres de l'église de Christ doivent être unis pour former un corps parfait soumis à l'intelligence sanctifiée du tout. Souvent, l'avancement de l'église est retardé par la mauvaise manière d'agir de ses membres. Quoique l'acte de s'unir à l'église soit un pas nécessaire et important, cet acte ne rend personne chrétien et n'assure nullement le salut. Nous ne pouvons acquérir un titre au royaume céleste par le fait que nos noms sont inscrits dans le registre de l'église, tandis que nos cœurs ne sont pas en harmonie avec Christ et son peuple. Nous devrions être sur la terre ses fidèles représentants, et travailler en harmonie avec lui. «Mes bien-aimés, nous sommes dès à présent enfants de Dieu.» Nous devrions nous rappeler cette sainte relation et ne rien faire pour attirer du déshonneur sur la cause de notre Père.

Notre profession chrétienne est une profession élevée. Comme chrétiens, nous professons obéir à tous les commandements de Dieu, et attendre la venue de notre Rédempteur. Un message d'avertissement des plus solennels a été confié aux quelques enfants de Dieu fidèles. Nous devrions montrer par nos paroles et par nos œuvres que nous reconnaissons la grande responsabilité qui pèse sur nous. Notre lumière devrait briller si clairement que d'autres puissent voir que nous glorifions le Père dans notre vie de chaque jour, que nous sommes en rapport avec le ciel, et cohéritiers de Christ; afin que lorsqu'il apparaîtra dans sa gloire, nous soyons semblables à lui.

Nous devrions sentir notre responsabilité individuelle comme membres de l'église visible et ouvriers dans la vigne du Seigneur. Nous ne devrions pas attendre que nos frères, qui sont fragiles comme nous-mêmes, nous aident à avancer; car notre précieux Sauveur nous a invités à nous joindre à lui, et à unir notre faiblesse à sa force, notre ignorance à sa sagesse, notre indignité à ses mérites. Nul de nous ne peut occuper une position neutre. Nous sommes des agents actifs ou pour Christ ou pour l'ennemi. Ou nous assemblons avec Jésus ou nous dispersons. La véritable conversion est un changement fondamental. Il faut que l'impulsion même de l'esprit, et le peuchant du cœur soient changés, et que la vie devienne nouvelle en Christ.

Dieu se prépare un peuple qui se tienne ferme dans une parfaite unité sur le terrain de la vérité éternelle. Christ s'est donné lui-même au monde «afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour lui être un peuple particulier, et zélé pour les bonnes œuvres.» Cette opération de raffinage a pour but de purifier l'église de l'esprit de discorde et de contention, et de tou-

te injustice, afin qu'elle puisse s'édifier au lieu de se diviser, et afin qu'elle concentre toutes ses forces sur l'œuvre importante qui est devant elle. Dieu veut que ses enfants soient tous bien unis ensemble dans l'unité de la foi. La prière de Christ avant sa crucifixion a été que ses disciples soient un, comme il était un avec le Père, afin que le monde croie que le Père l'avait envoyé. Cette prière touchante en faveur des chrétiens des siècles futurs s'applique encore aux chrétiens de nos jours, car voici les paroles du Sauveur : « Or, je ne prie pas seulement pour eux ; mais je prie aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole. » Combien ceux qui font profession de suivre Christ de nos jours devraient chercher sérieusement à répondre à cette prière dans leurs vies. Bien des chrétiens ne réalisent point la sainteté de la relation qu'ils ont avec l'église et sont lents à se soumettre à sa discipline. Leur manière d'agir montre qu'ils exaltent leur propre jugement au-dessus de celui de l'église unie, et ils ne sont pas soigneux de se garder eux-mêmes, afin de ne pas encourager un esprit d'opposition à sa voix.

Ceux qui occupent une position de responsabilité dans l'église, peuvent avoir leurs défauts aussi bien que les autres membres de l'église, et ils peuvent se tromper dans les décisions qu'ils prennent, mais malgré cela, l'église de Christ sur la terre leur a donné une autorité qui ne peut être légèrement estimée. Après sa résurrection, Christ investit son église, de pouvoir en disant : « Tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel. » La relation des membres avec l'église ne peut pas être si facilement détruite. Toutefois quelques-uns faisant profession de suivre Christ menacent de quitter l'église, dès que leur volonté est contrariée, ou que leur voix n'a pas eu l'influence qu'ils désiraient. Mais en agissant ainsi, ce sont eux qui subissent la plus grande perte, car en se retirant du sein de l'église, et en se soustrayant à son influence, ils s'exposent à toutes les tentations du monde.

Tous les croyants devraient être sincères dans leur attachement à l'église. Sa prospérité devrait être leurs premiers intérêts. A moins que ce ne soit pour eux une obligation sacrée de rendre leurs relations avec l'église un bénéfice pour cette église plutôt que pour eux-mêmes, l'église peut fort bien se passer d'eux. Il est au pouvoir de chacun de faire quelque chose pour la cause de Dieu. Bien des personnes dépensent de grandes sommes pour un luxe inutile, et pour la satisfaction de leurs goûts, mais elles sentent que c'est une lourde charge que de contribuer de leurs biens au soutien de l'église. Elles sont bien disposées à jouir de tous ses bienfaits et de tous ses privilèges, mais elles préfèrent laisser à d'autres le soin de payer les dépenses. Ceux qui éprouvent véritablement un profond intérêt dans ce qui concerne l'avancement de la cause, n'hésiteront point à placer de l'argent pour l'œuvre toutes les fois que ce sera nécessaire. Ils doivent aussi considérer comme un devoir solennel de manifester dans leurs caractères les enseignements de Christ en travaillant à vivre en paix les uns avec les autres, et en agissant dans une harmonie parfaite comme corps. Ils doivent soumettre leurs opinions individuelles au jugement de l'église. Un grand nombre vivent pour eux-mêmes seulement. Ils considèrent leur conduite avec satisfaction et ils se flattent d'être irréprochables, tandis qu'en réalité, ils ne font rien pour Dieu, et ils vivent en

opposition directe à sa parole. L'observation des formes extérieures ne suffira jamais pour satisfaire les besoins de l'âme. Une simple profession de christianisme n'est pas suffisante pour préparer qui que ce soit à traverser l'épreuve du jugement. Il faut avoir une confiance parfaite en Dieu, une foi enfantine en ses promesses, et une consécration entière à sa volonté.

De tout temps, Dieu a éprouvé son peuple dans la fournaise de l'affliction, afin d'éprouver leur fermeté et leur fidélité, et les purifier de toute iniquité. Après qu'Abraham eut traversé l'épreuve la plus terrible qui pouvait lui être imposée, Dieu lui parla ainsi par le moyen de son ange : « Car maintenant j'ai connu que tu crains Dieu, puisque tu n'as point épargné ton fils, ton unique, pour moi. » Cet acte de foi, si remarquable, jette un vif éclat sur le caractère d'Abraham. Il montre d'une manière frappante sa confiance parfaite en l'Éternel pour lequel il n'épargnait rien, pas même son fils, le fils de la promesse.

Nous n'avons rien de trop précieux pour donner à Jésus. Si nous lui rendons les talents qu'il nous a confiés, il nous en confiera encore davantage. Christ récompensera tous les efforts que nous aurons faits pour lui ; et tous les devoirs (quelque petits qu'ils soient) que nous accomplirons en son nom contribueront à notre bonheur. Dieu a livré son Fils bien-aimé à une mort ignominieuse, afin que tous ceux qui croiraient en lui fussent unis par le nom de Jésus. Puisque Christ accomplit un si grand sacrifice pour sauver les hommes et pour les amener dans l'unité les uns avec les autres, comme il était un avec le père, est-il quelque sacrifice trop grand pour ses disciples lors qu'il s'agit de conserver l'unité des enfants de Dieu ?

Si le monde voit qu'une harmonie parfaite existe dans l'église de Dieu, ce sera pour lui une preuve puissante en faveur de la religion chrétienne. Les dissensions, les préférences, les petites difficultés de l'église déshonorent notre Rédempteur. Toutes ces choses peuvent être évitées si le « moi » est soumis à Dieu, et que les disciples de Jésus obéissent à la voix de l'église. L'incrédulité suggère que l'indépendance individuelle augmente notre importance, que c'est une faiblesse de soumettre au verdict de l'église nos propres idées de ce qui est juste et bien. Mais entretenir de tels sentiments et de telles vues, ne fera qu'introduire l'anarchie dans l'église, et tourner à notre confusion. Christ vit que l'unité et la communion chrétienne étaient nécessaires à la cause de Dieu, c'est pourquoi il les enjoignit à ses disciples. Et l'histoire de la chrétienté, depuis ce temps-là jusqu'à nos jours, prouve d'une manière conclusive que la force se trouve seulement dans l'unité. Que le jugement individuel soit donc soumis au jugement de l'église.

Les apôtres sentaient le besoin d'une stricte unité parmi les chrétiens, et ils travaillaient sérieusement en vue de l'obtenir. Paul exhortait ses frères par ces paroles : « Or, je vous prie, mes frères, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, de tenir tous le même langage, et qu'il n'y ait point de divisions parmi vous, mais que vous soyez bien unis dans une même pensée, et dans un même sentiment. »

Il écrit aussi à ses frères de Philippe : « S'il y a donc quelque consolation en Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque communion d'esprit, s'il y a quelque affection cordiale et quelque compassion ; rendez ma joie parfaite, étant en bonne intelligence, ayant une même cha-

rité, et étant bien unis ensemble, ayant les mêmes sentiments. Ne faites rien par un esprit de contestation, ni par vaine gloire, mais que chacun de vous regarde les autres, par humilité, comme plus excellents que soi-même. Ne regardez pas seulement chacun à votre intérêt particulier, mais ayez aussi égard à celui des autres. Ayez les mêmes sentiments que Jésus-Christ a eus. »

Et il écrit aux Romains : « Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse donc la grâce d'avoir les uns et les autres, un même sentiment selon Jésus-Christ ; afin que d'un même cœur et d'une même bouche, vous glorifiez le Dieu qui est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pour quoi recevez-vous les uns les autres avec bonté, comme Christ nous a reçus pour la gloire de Dieu. » « Ayez les mêmes sentiments entre vous ; n'aspirez point aux choses relevées, mais marchez avec les humbles ; ne présumez pas de vous-mêmes. »

Pierre écrivait aux églises dispersées : « Enfin soyez tous d'une parfaite intelligence, pleins de compassion les uns envers les autres, vous aimant fraternellement, étant miséricordieux et doux ; ne rendant point mal pour mal, ni injure pour injure ; mais au contraire, bénissant ; sachant que c'est à cela que vous êtes appelés, afin que vous héritiez la bénédiction. »

Et Paul, dans son épître aux Corinthiens, dit : « Au reste, mes frères, soyez joyeux ; tendez à la perfection ; consolez-vous ; ayez un même sentiment ; et vivez en paix ; et le Dieu de charité et de paix sera avec vous. »

E. G. WHITE.

## A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

COMMENCEMENT DE SON RÉGNE.

PAR JACOB ABBOT.

PREMIER ARTICLE.

ALEXANDRE fut soudainement appelé à succéder à son père sur le trône de Macédoine, de la manière la plus inattendue, et au milieu des scènes d'une agitation extrême. Voici quelles en furent les circonstances :

Philippe désirait beaucoup une réconciliation avec Alexandre et Olympias avant de partir pour sa grande expédition en Asie. Il avait besoin de la coopération d'Alexandre pour ses plans ; de plus, il envisageait comme dangereux de quitter ses propres états, en laissant derrière lui un tel fils dans des sentiments hostiles et pleins de ressentiments. Aussi Philippe envoya-t-il des messages de réconciliation à Olympias et à Alexandre qui, on s'en souvient, étaient en Epire où la première avait des amis. Le frère d'Olympias était roi d'Epire. Il avait ressenti l'injure faite à sa sœur par Philippe, mais ce dernier s'efforça aussi d'apaiser sa colère par des négociations amicales. Enfin il fit conclure un mariage entre ce prince et une de ses propres filles, et cette alliance rendit complète la réconciliation ; Olympias et Alexandre retournèrent en Macédoine où de grands préparatifs furent faits pour une noce splendide.

Philippe désirait faire de ces noces non pas seulement le moyen de sceller sa réconciliation avec sa première femme et son fils,

et d'établir des relations amicales avec le roi d'Épire, mais il voulait aussi prendre cette occasion pour témoigner de la faveur aux princes et aux grands généraux des autres états de la Grèce, et se les attacher par des égards et des marques d'honneur. En conséquence, il fit faire des préparatifs d'une façon somptueuse et grandiose, et envoya des invitations à tous les hommes influents, au près et au loin.

Tous ces hommes puissants, de leur côté, et toutes les autres autorités publiques des divers états de la Grèce envoyèrent à Philippe des compliments, des félicitations et des présents, chacun semblant désirer à l'en- vi de contribuer à la splendeur de la fête. Il est vrai que ces démonstrations n'étaient pas entièrement désintéressées. Comme Philippe avait été nommé généralissime des armées grecques qui allaient entreprendre la conquête de l'Asie; que, bien entendu, son influence et sa puissance dans tout ce qui se rattachait à cette vaste entreprise seraient presque illimitées; et que tous aspiraient à obtenir une grande part à la gloire de cette expédition, et à participer autant que possible à la puissance et au renom dont Philippe semblait disposer, tous étaient jaloux d'attirer sa faveur. Peu de temps auparavant, ils s'étaient montrés hostiles; mais lorsqu'ils virent que son ascendant était établi et reconnu, ils s'empressèrent de contribuer à le magnifier et à le rendre illustre.

Philippe n'avait pas le droit de se plaindre de la bassesse et de la fausseté de leur profession d'amitié. Les compliments et les faveurs qu'il leur prodiguait de son côté, étaient également intéressés et peu sincères. Son but était de s'assurer leur faveur comme moyen d'ascension vers le point élevé de puissance et de célébrité qu'il voulait atteindre. Ses alliés de même désiraient son amitié afin que sa gloire rejaillit sur eux. Il y avait des deux côtés, la plus grande apparence d'une amitié cordiale et dévouée. Quelques villes lui envoyèrent des présents, des couronnes d'or d'un grand prix, et magnifiquement ciselées. D'autres envoyèrent des ambassadeurs exprimant leurs bons vœux, et leur confiance dans le succès de ses plans. Athènes, le foyer de la littérature et de la science en Grèce, envoya un *poème*, dans lequel l'histoire de l'expédition en Perse était donnée, par anticipation. Il est bien entendu que, dans ce poème, l'entreprise de Philippe était couronnée. Il conduisait ses armées, en sûreté au travers des passages et des défilés les plus dangereux; il livrait de glorieux combats, remportait d'éclatantes victoires; tous les trésors, toutes les richesses de l'Asie devenaient sa possession. On doit cependant reconnaître, pour rendre justice au poète, qu'en narrant ces exploits imaginaires, il eut assez de délicatesse pour représenter Philippe et le monarque persan sous des noms fictifs.

Les noces furent enfin célébrées avec pompe et splendeur, dans une des villes de la Macédoine. Il y avait des jeux, des spectacles, des parades militaires et civiles de toutes sortes, pour divertir les milliers de spectateurs rassemblés. Dans un de ces spectacles, on fit défiler en procession les

statues des dieux. Ces statues étaient au nombre de douze, sculptées avec un art infini, portées sur des piédestals élevés et accompagnées de prêtres munis d'encensoirs et de parfums, qui accomplissaient diverses cérémonies en l'honneur de ces dieux; des multitudes de spectateurs formaient une haie aux côtés de la procession. Il y avait une treizième statue plus magnifique que les douze autres, laquelle représentait Philippe lui-même comme un dieu.

Cette cérémonie n'était cependant pas aussi impie qu'elle le paraît à première vue, car les dieux qu'adoraient les anciens n'étaient au fond que des déifications d'anciens héros et de rois qui avaient vécu dans les premiers âges, et qui s'étaient acquis, par la renommée de leurs exploits, une réputation de puissance surnaturelle, exagérée par la tradition des temps de la superstition. En conséquence, la multitude ignorante dans ces temps, considérait un roi, de son vivant, avec une révérence presque égale à celle qu'elle portait à ses héros déifiés; et ces héros satisfaisaient à l'idée qu'elle se formait de la divinité. C'est pourquoi d'un monarque faire un dieu n'était pas une flatterie extravagante.

Après la procession des statues, venaient des corps de troupes sonnant de la trompette et portant des bannières flottantes. Les officiers montaient des chevaux élégamment caparaçonnés. Ces troupes escortaient des princes, des ambassadeurs, des généraux et des grands officiers de l'état, tous pompeusement parés de leurs uniformes, et portant leurs enseignes.

Enfin le roi Philippe parut dans la procession. Il s'était ménagé un grand espace au milieu duquel il devait marcher. Cet arrangement avait pour but de rendre sa place plus proéminente, et de faire ressortir sa position élevée au-dessus de tous les autres potentats présents dans cette occasion. Des gardes le précédaient et le suivaient, quoique à une distance respectueuse. Il était vêtu d'une robe blanche, et sa tête était ornée d'une splendide couronne.

La procession avançait vers un grand théâtre où devaient être représentés des jeux et des spectacles. Les statues des dieux devaient être placées dans ce théâtre dans une position bien en vue de l'assemblée; puis la procession elle-même devait suivre. Toutes les statues étaient déjà entrées, excepté celle de Philippe laquelle était justement à la porte; et Philippe lui-même s'avancé par l'avenue conduisant au théâtre, au milieu de l'espace laissé pour lui, lorsque survint un événement par lequel le caractère de cette scène, la destinée d'Alexandre et le sort de cinquante nations furent soudainement et totalement changés. Un officier des gardes, qui dans la procession se trouvait près du roi, s'avança vers lui avec impétuosité, traversa l'espace qui le séparait de la foule, et avant que les assistants eussent eu le temps de se demander ce qu'il allait faire, il le frappa au cœur. Philippe tomba sur le sol et expira.

Alors une scène d'inexprimable désordre de confusion et de tumulte s'ensuivit. Le meurtrier fut immédiatement mis en pièces par les autres gardes. On reconnut cependant, avant qu'il eût rendu le dernier soupir

qu'il n'était autre que Pausanias, officier général des gardes, homme d'un rang élevé, et d'une grande influence. Il s'était préalablement pourvu de chevaux, et de tout ce qui était nécessaire pour opérer sa fuite, mais il ne put accomplir son dessein, car les gardes le massacrèrent.

#### L'ERREUR DE MADAME MARTIN.

UN aimable sourire d'admiration passa sur le visage des dames de l'assemblée missionnaire du village lorsque Mme Mayhew s'assit. Son essai sur «L'Appel Macédonien d'Afrique,» était heureusement agencé, d'une forme nouvelle, presque entraînant par son enthousiasme religieux. La société était à juste titre fière du talent de Mme Mayhew. Mme Brown pensait que cet appel devait être lu à la prochaine assemblée annuelle du «Conseil.» Melle Spencer souhaitait de le voir imprimé pour le public. Quand à Mme Mayhew, elle restait dans une attitude de modestie; si cet article avait quelque valeur, c'était parce que son âme avait été profondément émue à la pensée du vaste champ d'activité ouvert dans les pays païens pour les hérauts de l'Évangile. Rien ne semblait rendre nos affaires insignifiantes de chaque jour plus mesquines que la conception de la grandeur de cette glorieuse campagne missionnaire, pour conquérir à Christ le monde païen.

Pauvre dame Martin, elle était assise sur un des derniers sièges de la salle des séances, écoutant avec un profond sentiment de sa propre incapacité la lecture de cet écrit et les commentaires qui suivaient.

Mr Mayhew était absorbé dans ses affaires de banque, mais il était heureux de voir la position élevée que sa femme occupait dans l'église, et il l'encourageait à signer la liste des contributions mensuelles pour le soutien de la Société pour la lecture de la Bible en Bulgarie. N'ayant pas lui-même de don pour la littérature, il aimait à penser qu'il brillait d'une sorte de lumière réfléchie dans les productions littéraires que sa femme lisait de temps à autre, devant la Société de Tempérance ou la Société des Missions. Bien payer pour cela lui paraissait tout aussi naturel que de répondre gaiement aux taxes que son parti politique lui imposait pour l'honneur de sa nomination comme membre du Comité Central. Mr Martin au contraire tirait maigre profit de sa boutique;—les voisins disaient qu'il avait trop de scrupules et était peu doué pour lutter contre ses rusés rivaux;—et tandis que Mme Mayhew donnait un dollar (frs. 5) par semaine à la Société pour la lecture de la Bible, Mme Martin ne pouvait donner que la moitié d'une souscription. Mme Mayhew était également membre du Comité de la Société Générale; et son nom se trouvait toujours dans quelque rapport d'assemblée annuelle répandu dans les journaux, où son talent trouvait un agréable champ d'activité. Mais Mme Martin n'avait même jamais assisté à une assemblée annuelle. Et au moment où Mme Mayhew émouvait chacun d'un nouveau zèle par ses fervents écrits, une courte et timide prière était tout ce que Mme Martin avait pu faire pour contribuer aux exercices religieux de l'assemblée missionnaire semi-mensuelle. C'était la comparaison des talents et de l'activité de Mme Mayhew avec les siens, qui faisait penser à Mme Martin, assise au dernier banc que ses aspirations vers une vie chrétienne plus utile et plus active étaient presque absurdes. Rien n'élevait ni n'é-

mouvait Mme Martin, au moment même ou tout était inspiration chez Mme Mayhew.

Cependant, arrivant à la maison, Mme Mayhew sentit qu'elle avait besoin de tout ce qu'il y avait de fortifiant dans l'agréable atmosphère de l'assemblée des missions, pour se préparer à des complications inattendues dans ses affaires domestiques. La veuve Way, dont la fille aînée, Elisa, était devenue depuis quelque temps le bras droit de Mme Mayhew dans le ménage, avait fait une chute dangereuse. On avait fait demander Elisa tout de suite, comme étant la seule personne qui pût suffire à tout le travail et donner les soins nécessaires. La pauvre fille attendait, les yeux rougis par les pleurs, que Mme Mayhew lui donnât la permission d'aller.

C'était une «épreuve» pour Mme Mayhew. Un éloquent missionnaire de l'Inde, le Dr. Traley devait prêcher le dimanche suivant, et elle avait projeté de l'inviter à une soirée pour prendre le thé le lundi soir. La jeune femme de Campbell n'était que trop disposée à venir pour n'importe quel travail journalier il est vrai; mais personne ne pouvait répondre comme Elisa, aux hautes exigences de l'idéal de Mme Mayhew pour cette occasion. Il lui semblait que l'accident de Mme Way était un obstacle délibéré à son bien être. Dans l'impatience du moment, elle dit à Elisa qu'elle pensait que les garçons pouvaient bien soigner leur mère et faire le ménage,— qu'en tout cas, elle ne savait comment se passer d'elle dans ce moment; mais que si elle persistait à aller, elle ne pourrait garder sa place vacante si Mary Gowan, qui cherchait une place la semaine passée, voulait la prendre.

Pauvre Elisa! c'était son dernier espoir. Son cœur souffrait à la pensée de sa vieille mère couchée sans secours sur un lit de souffrance. Elle devait aller auprès d'elle, sans doute. Mais la pensée de perdre ses propres gages pour plusieurs semaines n'était pas son moindre chagrin; car Elisa épargnait soigneusement chaque centime, supportant d'un cœur joyeux toutes les difficultés du service de Mme Mayhew, depuis que Jean, le laborieux et vaillant charpentier qui l'aimait depuis si longtemps était sûr que leur petite maison serait prête l'année suivante. Combien de fois elle avait employé, en imagination, chaque franc de ses gages des douze mois suivants, comme elle savait exactement jusqu'à quelle somme s'élèverait l'achat des meubles! Et maintenant perdre, non-seulement ses gages pour quelques semaines, mais perdre encore sa place, c'était doublement pénible. Elle étouffait, quoiqu'elle eût le désir de demander que la place fût réservée pendant quelques jours. Quoiqu'elle eût vécu longtemps avec Mme Mayhew, et que ses gages eussent toujours été assez élevés, elle ne s'était jamais sentie encouragée à faire part à sa maîtresse d'aucune confiance de fiancée, et ne s'était jamais adressée à elle pour demander des conseils ou pour solliciter de la sympathie dans ses embarras. Mme Mayhew n'avait pas un cœur de pierre; mais elle était trop occupée dans les grands domaines de la bienfaisance pour explorer l'existence des personnes qui vivaient dans sa cuisine.

Ainsi Elisa retourna à la maison avec tout le courage et l'énergie qu'elle pût tirer de son cœur oppressé, afin de soigner sa mère affligée, et ses jeunes frères qui n'étaient pas des plus traitables, n'ayant pas été sous une direction paternelle depuis plusieurs années; pour faire les lessives qui étaient depuis longtemps la ressource principale de la famille. Mais la montagne

était très-escarpée, et sa charge bien lourde. Elle fléchissait parfois en gémissant sous le fardeau. Elle se prenait à pleurer la nuit au lieu de dormir, et se levait le matin avec l'affligeante pensée de ses embarras, avant qu'elle y eût réfléchi assez pour les définir dans sa pensée. Mme Mayhew la rencontra un jour dans la rue. «Bonjour Elisa, dit-elle, votre père est-il bientôt remis? Non c'est votre mère qui était blessée, n'est-ce pas?» Puis, sans attendre de réponse, elle ajouta qu'elle espérait qu'Elisa retournerait bientôt dans son ancienne place, car Mary Gowan ne lui convenait pas très-bien—et elle continua son chemin. Pour quelque raison les paroles bien intentionnées de Mme Mayhew, quoique accompagnées de la promesse de l'ancienne place, n'apportèrent à Elisa aucune consolation. Elles ne parlaient pas du cœur et elles n'arrivaient pas au cœur.

Mais il y avait une femme dont la bienveillance dans les petits services de voisine, était pour Elisa comme une eau fraîche à une âme altérée. Mme Martin demeurait de l'autre côté de la ville; elle apprit l'accident de Mme Way par le docteur passant par là le jour après: le fait est que le compatissant médecin avait passé là exprès pour le lui dire. Elle arriva cette après-dînée même avec quelques pâtisseries dans sa poche pour les enfants—pour encourager la malade, et offrir son aide pendant une heure pour quelque service que ce fût dans la maison. Elle ne manquait pas d'ouvrage à la maison, la bonne femme; mais elle trouva le temps de venir un jour et de couper et de coudre un pantalon pour le petit Bennie; d'en entreprendre un autre, et de couper un habit neuf qui faisait le désespoir d'Elisa peu expérimentée dans l'art des tailleurs; d'envoyer un de ses enfants apporter le journal emprunté à un voisin; de venir de temps à autre s'asseoir au commencement de la soirée, au chevet de la malade de sorte qu'Elisa pouvait prendre l'air pendant une heure ou deux et se promener tranquillement.

Combien il était précieux pour Elisa d'avoir une amie, sympathique comme une sœur, avec laquelle elle pouvait causer de ses perplexités de ménage à laquelle elle pouvait confier tous les précieux petits riens de ses affaires, sur l'épaule de laquelle elle pouvait pleurer un peu quand les choses avaient été plus pénibles que d'habitude. Et ce qui fut encore plus précieux, et qu'elle ne comprit parfaitement que plus tard; ce fut de connaître à fond cette femme chrétienne et de reconnaître sous une humble profession de christianisme le but généreux de ce cœur si aimant, l'empressement de cette amie dévouée à secourir avec joie ceux qui se trouvaient dans la détresse, et sa complaisance à s'accommoder à tous les devoirs journaliers de la vie, avec un vrai dévouement chrétien. Jamais auparavant, elle n'avait vu ce côté de la vie religieuse. Cela toucha son cœur et lui fit désirer de déployer dans sa vie un caractère semblable. Le résultat fut qu'insensiblement le culte de famille s'établit dans la maison du charpentier, et la vie de cette famille répandit ses bonnes influences dans la communauté. Même les petits garçons querelleurs et volontaires qui semblaient repousser tous les appels de la religion et les réprimandes de toutes les autres personnes avec une nonchalante indifférence, furent vaincus par une certaine subtile influence de cette amie dans la famille qui jamais d'un air affecté, ne leur parlait religion, et quelques années après, ils reconnurent ses exhortations et sa discipline.

Mais de tout cela Mme Martin ne soupçonnait rien. Année après année elle lisait les rapports de l'«assemblée annuelle» pénétrée du sentiment de son peu d'utilité, comparée à celle de Mme Mayhew. Elle n'est peut-être pas la seule âme humble dans ces jours d'«activité chrétienne» qui fasse une semblable erreur.—*Christian Weekly.*

### Corbeille d'Argent.

„UNE parole dite à propos est comme des pommes d'or dans des paniers d'argent.“ Prov. 25: 11.

—Nous pouvons faire plus de bien en pratiquant nous-mêmes le bien, que d'aucune autre manière.—*Rowland Hill.*

—JAMAIS Emerson n'avait condensé plus de pensées dans une phrase que lorsqu'il écrivait celle-ci: «*Les bonnes manières sont composées de petits sacrifices.*»

—Nous serons tous rendus responsables non-seulement pour le mal que nous avons fait, mais encore pour le mal que nous aurions pu empêcher les autres de faire.—*Walker.*

—L'UNE des meilleures règles de la conversation est de ne jamais dire quelque chose qu'aucune des personnes de la société pourrait avec raison désirer ne pas avoir entendu.

—Nous nous trompons nous-mêmes lorsque nous nous imaginons que la faiblesse seule a besoin d'appui; la force en a un bien plus grand besoin. Une paille ou une plume se soutiennent longtemps dans l'air.

—Nous ne connaissons jamais le véritable mérite de nos amis. Pendant qu'ils vivent, nous sommes trop disposés à regarder à leurs fautes; mais quand nous les avons perdus, nous ne voyons que leurs vertus.

—CE n'est pas en lisant à la hâte, mais sérieusement et en méditant profondément les vérités célestes, qu'on les rend douces et profitables à l'âme. Ce n'est point en touchant simplement les fleurs que l'abeille rassemble le miel, mais c'est en y restant un moment et en en extrayant le suc. Ce n'est pas celui qui lit le plus, mais celui qui médite le plus la vérité divine qui deviendra le chrétien le plus sage et le plus fort.

—Nos enfants ont besoin d'être instruits parfaitement dans les principes de la justice. L'enfance est le temps le plus propice pour former le caractère, et la Bible est le meilleur livre de morale. Une heure chaque jour ou quelques heures chaque semaine employées en conversations avec les enfants sur des sujets bibliques développeront grandement leurs esprits pour les devoirs de la vie active. Ils doivent être préparés pour les épreuves aussi bien que pour les plaisirs de la vie.

—«LA Bible est si stricte et si ancienne, disait un jeune homme à un ami à cheveux gris qui lui conseillait de lire la Parole de Dieu s'il voulait savoir vivre. De nos jours il y a une quantité de livres écrits qui sont assez moraux dans leur enseignement et qui n'assujettissent pas comme la Bible.»

Le vieux négociant se tourna vers son bureau et y prit deux règles dont l'une était négligemment dressée. Il traça une ligne avec chacune de ces règles, et sans dire un mot il remit le papier au jeune homme.

«Mais, dit ce dernier, que signifie cela?»

«Une de ces lignes n'est ni juste ni droite, n'est-ce pas? Si vous voulez marquer votre chemin dans la vie, n'employez pas une règle courbe!»—*Churchman.*

## LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1880.

JAMES WHITE,  
J. N. ANDREWS, } RÉDACTEURS  
URIAH SMITH, }

## LA NOUVELLE NAISSANCE.

C'ÉTAIT le sujet du discours de notre Seigneur à Nicodème, dont nous avons le récit dans Jean 3. Ce fut dans cette occasion que Christ dit que si un homme ne naît de nouveau il ne peut voir le royaume de Dieu. La nouvelle naissance est donc une chose d'une importance infinie pour nous. Avons-nous éprouvé ce grand changement? Ou plutôt le grand changement représenté par la nouvelle naissance fait-il des progrès constants dans notre expérience chrétienne de chaque jour?

La nouvelle naissance est ce qu'Ezéchiel appelle, donner aux hommes un cœur de chair au lieu du cœur de pierre qu'ils possèdent par nature. Chap. 11 : 19 ; 18 : 31 ; 36 : 26. C'est l'action de créer au-dedans de l'homme un cœur net, et de renouveler au-dedans de lui un esprit droit. Ps. 51 : 12. C'est ce que Jérémie et Paul appellent la circoncision du cœur. Jér. 9 : 20 ; Rom. 2 : 28, 29. La nouvelle naissance n'est qu'un autre nom pour la conversion. Actes 3 : 19. Paul l'appelle le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit. Tite 3 : 5. C'est l'acte de dépouiller le vieil homme et de revêtir le nouvel homme. Eph. 4 : 22-25 ; Col. 3 : 9-12.

Ce grand changement commence lorsque pour la première fois nous nous soumettons à l'Esprit de Dieu, et il continue jusqu'à ce que l'œuvre de la grâce soit accomplie en nous, ou jusqu'à ce que nous contristions l'Esprit de Dieu, de sorte qu'il se retire de nous, et nous abandonne à nos propres voies. Cette transformation morale n'est point non plus la seule œuvre que cet Esprit accomplisse pour nous. S'il réussit à amener à perfection cette œuvre de grâce, au dernier jour il nous rendra immortels ; et cet acte de conférer l'immortalité, acte par lequel les enfants de Dieu seront rendus égaux aux anges, complètera la grande œuvre de la nouvelle naissance. Rom. 8 : 11 ; 2 : 6, 7 ; Luc 20 : 36 ; Jean 3 : 6, 8.

L'œuvre de la conversion commence lorsque la parole de Dieu est d'abord reçue dans le cœur. Matth. 13 : 18-23. La connaissance de cette parole illumine. Ps. 119 : 130. La première leçon vient de la loi de Dieu, car par la loi est donnée la connaissance du péché. Rom. 3 : 20 ; 7 : 7. Ensuite quand le pécheur voit le devoir qu'il doit rendre à Dieu, et qu'il comprend qu'il l'a négligé, il est convaincu par la loi comme transgresseur, et il reconnaît qu'il est justement condamné. Jacq. 2 : 9-12 ; Ps. 51 : 3, 4. Puis une tristesse selon Dieu, à cause du péché se produit dans le cœur par l'Esprit de Dieu. Cette tristesse selon Dieu à cause du péché produit la repentance. 2 Cor. 7 : 9, 10. Et la repentance se mani-

feste par un changement de conduite. 2 Cor. 7 : 11 ; Matth. 3 : 8 ; Luc 19 : 7-10.

Quand le pécheur réalise ainsi qu'il est coupable et que sa condamnation par la loi de Dieu est juste il n'est pas loin de recevoir de l'aide. Alors l'Esprit de Dieu place devant lui le fait que Christ est mort pour lui. Rom. 5 : 6-8. Dieu pardonnera ses péchés si, avec repentance et avec foi, il se saisit des mérites du sang du Sauveur. Actes 20 : 21 ; 16 : 30, 31. Et alors, lorsque la foi prend possession de son âme, il a la paix en croyant, et la joie par le Saint-Esprit. Rom. 5 : 1. La loi de Dieu peut accepter la mort de Christ au lieu de la mort du pécheur. Rom. 4 : 25 ; Gal. 3 : 13 ; Matth. 20 : 28. Or, le pécheur est représenté comme étant mort au péché. Pour rendre ce fait très-clair, l'évangile montre que ceux qui sont ainsi morts, doivent aussi être ensevelis par le baptême, et ensuite, ressuscités de cet ensevelissement, afin de marcher en nouveauté de vie. Rom. 6 : 1-6 ; Col. 2 : 11, 12.

Or, l'œuvre de la régénération vient de commencer. Phil. 1 : 6 ; Osée 6 : 3 ; Marc 4 : 26-29. La circoncision du cœur a commencé par le changement de la mauvaise nature de l'homme et le renouvellement de son cœur par le Saint-Esprit. Rom. 8 : 2, 7-9 ; Col. 2 : 11 ; Deut. 10 : 16 ; 30 : 6 ; Jér. 4 : 4 ; Rom. 2 : 28, 29. Lorsque ce grand changement aura été accompli parfaitement, le vieil homme sera dépouillé et le nouvel homme sera revêtu. Eph. 4 : 20-24. Nous ne pouvons faire aucun progrès dans cette œuvre sans remporter journellement des victoires sur le monde, sur nous-mêmes et sur Satan. Voilà les trois grands adversaires contre lesquels nous avons à combattre. La vie éternelle ne nous est promise que si nous sommes victorieux. Apoc. 2 : 7, 11, 17, 26 ; 3 : 5, 12, 21 ; 21 : 7.

La conversion est l'œuvre de la grâce de Dieu sur le cœur. Eph. 2 : 8-10. Mais cette œuvre de grâce doit faire en nous de constants progrès pendant que nous vivons. 2 Pier. 3 : 18. Cette œuvre commence lorsque nous croyons en Christ pour la première fois. Mais la foi n'est point la seule chose nécessaire à notre salut. Jacq. 2 : 14, 17, 20. Pierre dit que nous devons ajouter à notre foi la vertu, c'est-à-dire un caractère juste et obéissant. 2 Pier. 1 : 5. Puis à notre vertu, nous devons ajouter la science c'est-à-dire la connaissance de la Parole de Dieu, et de notre devoir envers lui. A cette connaissance, nous devons ajouter la tempérance, savoir le gouvernement de nos goûts et de nos passions. Verset 6 ; Gal. 5 : 24. A la tempérance, nous devons ajouter la patience, c'est-à-dire le gouvernement de notre esprit et de notre caractère. A la patience nous devons ajouter la piété, c'est-à-dire une consécration entière de notre vie à Dieu. A cela nous devons ajouter l'amour fraternel, de sorte que nous soyons disposés à donner nos vies pour nos frères. Jean 15 : 12, 13 ; 1 Jean 3 : 16. A tout cela nous devons ajouter la charité, ou le parfait amour de Dieu. 2 Pier. 1 : 7 ; 1 Cor. 13.

Pierre dit que nous devons apporter tous nos soins à l'accomplissement de cette œuvre. 2 Pier. 1 : 5. Et il atteste que si nous faisons ces choses, nous ne broncherons jamais. Verset 10. Voilà la grande œuvre de la conversion. Quels progrès cette œuvre a-t-elle faits dans nos cœurs?

J. N. A.

## LES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR.

Notre journal, ainsi que l'indique l'avis imprimé sur la première page de chaque numéro, est publié par une dénomination religieuse appelée: ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR. Le mot *Adventiste* signifie, celui qui croit que l'*advent* ou *avènement* de Christ est proche. L'expression *Septième Jour* est ajoutée pour exprimer le fait que ces chrétiens observent l'ancien Sabbat que Dieu a établi dans le Paradis.

Les chrétiens de cette dénomination croient au prochain avènement de Christ, parce qu'ils trouvent d'après les prophéties telles que celles de Dan. 2, 7 et 8 que nous devons être près de la fin. En étudiant Matth. 24, et le livre de l'Apocalypse, ils apprennent la même vérité. Ils sont aussi convaincus de cette vérité par le fait que les signes qui devaient immédiatement précéder le second avènement de Christ, ont presque tous paru.

Ces chrétiens observent le septième jour parce qu'ils trouvent que la loi morale de Dieu, ou les dix commandements, n'a pas été abolie par la mort de Christ, ni changée par sa résurrection. Ils comprennent que le quatrième commandement a été changé par la même autorité qui a changé le commandement concernant les images taillées, et qu'il n'existe aucune autorité pour justifier ce changement, excepté la tradition des anciens qui annule le commandement de Dieu. Matth. 15 : 1-9. Et ils comprennent aussi qu'un message d'avertissement doit être donné dans les derniers temps contre les adorateurs de la bête, et concernant les commandements de Dieu et la foi de Jésus ; et ils cherchent à proclamer cet avertissement. Apoc. 14 : 9-12.

Or, quelle réponse ceux qui s'opposent à nous font-ils à ces choses? Quelques-uns nous ont donné leurs raisons d'une manière honorable, et nous leur avons répondu dans un langage respectueux. D'autres ont dit que nous sommes immoraux et corrompus, et ils ont fait leur possible pour inciter contre nous la violence de la multitude. Un de nos correspondants, homme intelligent, nous écrit qu'on lui avait dit que le journal LES SIGNES DES TEMPS était publié par les mormons, et il supposait que c'était vrai, jusqu'à ce que, récemment, un exemplaire de notre journal lui tomba entre les mains, et il vit par lui-même que cette publication est entièrement opposée aux principes des mormons. Il est impossible d'empêcher le mensonge ; mais afin de laisser sans excuse ceux qui aiment ce péché, nous ferons les déclarations suivantes :

1. Le système mormon est un système d'une fausse religion, ayant plusieurs points de ressemblance avec le système de Mahomet. Il fut fondé par un faux prophète. Il est basé sur une révélation qui est entièrement frauduleuse. Il enseigne la polyga-

mie. Il n'hésite pas à recourir à la violence, au vol, et au meurtre, lorsqu'il est en son pouvoir de le faire.

2. Les mormons ne croient point au prochain avènement personnel de Christ. Au contraire, ils ont entrepris d'établir dans le grand désert américain, ce qu'ils appellent le royaume de Dieu, et ils invitent les hommes à sortir vers eux dans le désert, quoique Christ nous ait avertis contre cela. Matth. 24 : 26.

3. Les mormons n'observent point le septième jour. Au contraire, ils gardent le premier jour. Quoiqu'ils enseignent que les commandements ont tous été abolis.

4. Nous faisons appel aux nombreux milliers de chrétiens honnêtes, et sincères qui ont lu notre journal. Y avez-vous jamais trouvé un seul mot favorisant un des principes quelconque des mormons? N'avons-nous pas au contraire invariablement enseigné les principes de moralité contenus dans les dix commandements, et dans le sermon de notre Seigneur sur la montagne?

### RÉPONSE A UN CORRESPONDANT.

NOTRE correspondant, l'évangéliste français à qui nous avons répondu dans notre dernier numéro, nous a écrit pour nous demander de publier en entier sa longue lettre à laquelle nous avons déjà répondu. Si nous imprimons sa lettre, nous serons obligés de réimprimer notre réponse, car chaque numéro de notre journal est envoyé à un grand nombre de nouveaux lecteurs. Nous n'avons pas de place pour faire cela. D'ailleurs nous croyons avoir déjà d'une manière claire et honorable, présenté à nos lecteurs tous les arguments de notre correspondant. Mais pour rendre justice à notre ami, nous lui faisons l'offre suivante: S'il veut écrire un article d'une longueur raisonnable, montrant en quoi nous lui avons fait injustice, à lui ou à son argument dans notre première réponse, nous imprimerons son article. Cela intéressera tous nos lecteurs, et nous pensons que cela satisfera notre ami.

Il se plaint que nous avons commis deux fautes. 1. Que nous avons envoyé quelques numéros spécimen des SIGNES DES TEMPS dans sa localité, et il est arrivé que quelques numéros ont été envoyés à quelques personnes d'entre les membres de son église. Aucun d'eux n'a reçu plus de quatre numéros; car nous n'avons pas l'habitude d'en envoyer davantage, à moins que la personne qui les reçoit n'en fasse la demande. Or, nous ne pensions pas que cela fût un crime. Si notre ami désire envoyer gratuitement des numéros spécimen d'un journal religieux quelconque, nous ne nous fâcherons pas contre lui, lors même qu'il en enverrait à un grand nombre de ceux qui observent le septième jour, et qui attendent l'avènement de Christ.

2. La seconde faute que nous avons commise est que lorsqu'il nous a écrit avec une certaine sévérité pour montrer que notre doctrine est fautive et dangereuse, nous avons répondu à ses arguments dans notre journal, quoique nous nous soyons abstenus de publier son nom et son adresse, parce que nous considérons sa lettre, en quelque

sorte, comme une communication particulière. Il a le privilège de montrer dans notre journal en quoi nous lui avons fait injustice dans cette affaire.

Mais pour pouvoir nous décourager dans notre œuvre, il dit que quelques personnes ont coupé notre journal en morceaux et l'ont brûlé. C'est là une ancienne méthode de chercher à détruire la vérité. Lorsque Jérémie eut écrit sa prophétie contre Jérusalem, il envoya le rouleau au roi pour qu'il fût lu en sa présence. Voici comment le résultat est énoncé:

„Et il arriva qu'aussitôt que Jéhudi en eut lu trois ou quatre pages, le roi le coupa avec le canif du secrétaire, et le jeta au feu dans le brasier, jusqu'à ce que tout le rouleau fût consumé par le feu qui était dans le brasier.“ Jér. 36 : 23.

Mais pourquoi ces personnes ont-elles brûlé notre journal? Il leur a été envoyé gratuitement avec prière de l'examiner. Y ont-elles trouvé quelque parole blasphématoire ou qui soit contre la modestie? Contenait-il quelque attaque contre la religion chrétienne? Ou enseignait-il que si on fait profession de croire en Christ, on peut transgresser les commandements de Dieu, et néanmoins être bon chrétien? Ces personnes y ont-elles trouvé le langage du méchant serviteur: «Mon maître tarde à venir»? ou les paroles du moqueur: «Où est la promesse de son avènement» car «toutes choses demeurent dans le même état où elles étaient au commencement de la création»?

Ce n'est pour aucune de ces choses que notre journal a été brûlé. Cette indignité a été faite aux SIGNES DES TEMPS, parce qu'il montre par la Bible que l'avènement de Christ aura lieu bientôt, et parce qu'il proclame hautement que «le péché est la transgression de la loi,» et que «c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements.» J. N. A.

### PENSEES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 13: 11-18.

#### POUVOIRS PERSÉCUTEURS SOI-DISANT CHRÉTIENS.

VERSETS 11-17. „Puis je vis une autre bête monter de la terre, qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau; mais elle parlait comme le dragon. Elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle obligeait la terre et ses habitants d'adorer la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Et elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes. Et elle séduisait les habitants de la terre par les prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire en présence de la bête, commandant aux habitants de la terre de dresser une image à la bête qui après avoir reçu un coup mortel de l'épée était cependant encore en vie. Elle eut encore le pouvoir d'animer l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât, et de faire mettre à mort tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête. Et elle obligeait tous les hommes, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, à prendre une marque à la main droite, ou au front. Et personne ne pouvait acheter, ni vendre, que celui qui avait la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom.“

LES actes attribués à ce pouvoir sont pour la plupart, futurs. Elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence, montrant que ces deux pouvoirs, la bête papale, et la bête américaine ou protes-

tante ou la bête à deux cornes, sont contemporains. Ce pouvoir est montré comme étant un pouvoir faisant de grands prodiges. La naissance du spiritisme qui a fait en si peu de temps des progrès si rapides aux Etats-Unis sert encore à établir l'identité de ce pouvoir. Ses prodiges se montrent déjà aujourd'hui à un degré effrayant. Mais nous croyons qu'ils s'opéreront encore plus pleinement dans le but exprès de tromper le peuple avant que l'image de la bête soit faite. L'image doit être une image faite à la bête papale. Cette image sera une église revêtue du pouvoir civil. Une image à la bête doit être quelque chose qui lui ressemble. Ne devons-nous donc pas comprendre que l'image sera l'église des Etats-Unis, savoir: l'église protestante, revêtue du pouvoir pour punir les hérétiques et imposer ses dogmes sous peine de mort? Et remarquons comment le chemin est préparé et se prépare pour ce dernier et grand acte de la bête à deux cornes. Les églises se sont multipliées aux Etats-Unis sous la douce influence de l'une des deux cornes semblables à celles de l'Agneau, savoir, le principe protestant qui enseigne que tous possèdent la liberté d'adorer Dieu selon l'inspiration de leurs propres consciences, liberté que le gouvernement a jusqu'à maintenant accordée à tous ses sujets. Mais ces églises ont rejeté la lumière et la vérité, et comme corps ont éprouvé une chute morale. La photographie que Paul donne dans 2 Tim. 3: 1-5, des églises populaires des derniers jours, nous offre un catalogue de vingt traits immoraux, sans un seul bon. Mais le peuple de Dieu doit encore principalement se trouver en rapport avec ces églises et être appelé à en sortir. Apoc. 18: 4. Et lorsque les enfants de Dieu seront tous sortis des églises de profession, et qu'ils n'exerceront plus leur influence salutaire au milieu d'elles, alors ces églises seront prêtes à accomplir avec ardeur toute la volonté de Satan pour opprimer les saints. Or, si de cette classe de personnes, on forme une organisation ecclésiastique, et que le gouvernement lui accorde du pouvoir (et elle ne l'aura pas en effet avant que le gouvernement le lui accorde) pour imposer ses dogmes, sous peine de subir les pénalités de la loi civile; qu'aurons-nous? Une image exacte faite à la première bête, une église revêtue de pouvoir pour imposer ses doctrines sur les dissidents, par le fer et le feu. Ce serait une organisation séparée du gouvernement, n'en faisant point partie, et cependant étant créée par lui et formant une contre-partie des plus parfaites à la prophétie de l'image de la bête. Sûrement cette persécution à cause de l'opinion est contraire au principe que maintient actuellement le gouvernement existant, principe représenté par l'une des cornes, principe enseignant que tout homme a le droit d'adorer Dieu selon l'inspiration de sa propre conscience. Mais cela répond bien au symbole, car la voix du dragon est directement l'opposé des cornes semblables à celles de l'Agneau.

Lorsque cette image sera investie de pou-

voir, son premier acte sera celui de faire ou de décréter que tous ceux qui ne voudront pas lui rendre obéissance seront mis à mort. Qu'elle réussisse dans cette œuvre, c'est ce dont nous n'avons pas de preuves. D'un autre côté, il paraît clairement qu'elle ne réussira pas. Mais n'est-il pas dit qu'elle fera que tous ceux qui n'adoreront pas l'image de la bête seront mis à mort? Oui, répondons nous, et aussi, de même, il est dit qu'elle oblige tous les hommes à prendre une marque. Mais tous les hommes la prennent-ils? Les saints de Dieu prennent-ils la marque de la bête? Non, ils remportent la victoire sur elle, et Apoc. 20 : 4, déclare clairement qu'ils ne prennent point la marque de la bête. Toutefois, elle oblige tous les hommes à prendre la marque. Or, si elle peut les obliger tous à prendre la marque et que néanmoins tous ne la prennent pas, de la même manière elle peut faire que tous ceux qui ne la prendront pas soient mis à mort et que pourtant ils ne soient pas mis à mort. C'est là un des cas si fréquents dans la Bible où un verbe est employé simplement pour représenter la volonté et l'effort de faire l'action en question. Dans ce cas le mot «faire» signifierait simplement décréter ou arrêter. C'est précisément à ce temps-là que la délivrance est promise au peuple de Dieu. Dan. 12 : 1.

Depuis que les vues précédentes sur ce chapitre ont été adoptées, le spiritisme a étonné le monde par ses terribles progrès, et il s'est montré être l'élément actif qui devait exister en rapport avec ce pouvoir. Cela a renforcé d'une manière étonnante la force de l'application. Et maintenant, dans l'espace de quelques années, nous avons vu le commencement d'un mouvement remarquable, tendant à l'accomplissement de ce qui serait généralement considéré comme les portions les plus improbables de notre application de la prophétie, savoir, la formation de l'image, et l'obligation de prendre la marque de la bête.

Il est facile de voir dans le monde théologique un mouvement général vers l'union, non point l'abolition des barrières sectaires et l'union de toutes les sectes sur un commun fondement de vérité, mais une union des dénominations sur des articles de foi qui leur sont communs, afin d'acquérir une plus grande force et une plus grande influence.

Et plus tard encore, une association, même maintenant nationale dans son caractère, a été formée dans le but d'obtenir un amendement religieux de la Constitution des Etats-Unis, de manière à placer «toutes les lois, les coutumes, et les institutions chrétiennes sur une base légale incontestable, dans la loi fondamentale du pays.» Et au nombre de ces lois, celle du soi-disant Sabbat chrétien occupe une place préminente.

La dernière convention nationale de cette association se tint à Pittsburgh, Pa., Etats-Unis, le 4 février 1874. A cette assemblée étaient présents 1073 délégués, représentant 18 états. L'Hon. Félix R. Brunot, de Pittsburgh, Président; et parmi ses 99 vice-présidents sont compris quatre Gouverneurs d'Etats, 5 Surintendants d'Etats pour l'Ins-

truction Publique, 9 Evêques, 15 Juges du tribunal de première instance, et 41 Présidents et Professeurs de Collège. C'est un mouvement d'une grande force professionnelle, mentale et sociale; et ses amis jubilent dans l'anticipation d'un succès prompt et complet.

Nous croyons que l'expression, prendre la marque de la bête, veut dire donner son assentiment à son autorité, en adoptant l'institution qui constitue la marque; que celle de prendre cette marque à la main signifie, rendre obéissance par quelque acte extérieur. La marque est donc la marque, non pas de la bête à deux cornes, ni de l'image de la bête, mais de la bête papale. Le nom et le nombre du nom appartiennent à la même bête. Depuis le verset 11 jusqu'à la fin du chapitre, l'expression la «bête,» se rapporte chaque fois à la bête papale: la bête à deux cornes est désignée par le pronom, elle. Nous croyons que la marque de la bête est un Sabbat de contrefaçon qui est dressé en opposition au Sabbat de Jéhovah, que nous avons montré dans le chap. 7 : 1-3, être le sceau du Dieu vivant.

Verset 18. „C'est ici qu'est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence, compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.“

Le nombre de la bête, dit la prophétie, «est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.» (666.) Quelques-uns trouvent ce nombre dans le mot «*Lateinos*,» le royaume «latin» employant des lettres au lieu de chiffres, selon l'ancienne coutume. Ainsi L représente 30; A, 1; T, 300; E, 5; I, 10; N, 50; O, 70; et S, 200; nombres qui, additionnés, donnent le total 666. Faisant dériver ce nombre d'un nom de cette manière, nous devons plutôt considérer cette explication comme une simple conjecture, vu qu'on peut trouver un grand nombre de noms renfermant exactement ce nombre. Cependant nous pensons découvrir une objection sérieuse au nom qui est ici suggéré. Le nombre, dit la prophétie, est un nombre d'homme; et s'il doit dériver d'un nom ou d'un titre, la conclusion naturelle serait qu'il doit être le nom ou le titre, de quelque homme particulier. Mais dans le nom suggéré, nous avons le nom d'un peuple, ou d'un royaume, et non point «d'un homme» comme l'indique la prophétie.

Le nom le plus plausible que nous ayons jamais entendu suggérer comme renfermant le nombre de la bête, c'est le titre blasphématoire que le pape s'applique à lui-même, et qu'il porte en lettres de diamants et de pierres précieuses sur sa tiare ou sa couronne pontificale. Voici quel est ce titre: *Vicarius filii Dei*: «Représentant du Fils de Dieu.» En prenant de ce titre les lettres que les Latins employaient comme chiffres, et en leur donnant leur valeur numérique, nous avons juste 666. Ainsi nous avons V qui représente 5; I, 1; C, 100; (A et R ne sont pas employés comme signes numériques); I, 1; U (autrefois le même que V), 5; (S et F ne sont pas employés comme signes numériques); I, 1; L, 50; I, 1; I, 1;

D, 500 (E n'est pas employé comme chiffre); I, 1. En additionnant ces nombres, nous avons exactement 666.

Les lignes que nous allons citer sont extraites d'un ouvrage intitulé. «The Reformation»; elles ont été écrites en 1832.

«Mme A., dit Miss Emmons, je vis l'autre jour un fait très-curieux. J'y ai beaucoup réfléchi et je veux le mentionner. Dernièrement un monsieur regardait une cérémonie de l'église romaine. Comme le pape passait près de lui dans la procession, splendidement revêtu de ses habits pontificaux, les regards de ce monsieur s'arrêtèrent sur ces grandes lettres éblouissantes gravées sur le devant de sa tiare. «VICARIUS FILII DEI.» Le Vicaire du Fils de Dieu. Avec la rapidité de l'éclair, ses pensées se reportèrent sur Apoc. 13 : 18. Voulez-vous chercher ce passage? dit Mme A. Alice ouvrit le Nouveau Testament, et lut: «Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête; car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six.» Elle s'arrêta, et Miss Emmons dit: Il prit son crayon, et écrivant sur son carnet les lettres numériques de l'inscription, il trouva le nombre 666.»

Ici nous avons en effet un nombre d'homme, savoir, de «l'homme de péché» et c'est quelque peu singulier, et peut-être providentiel, qu'il ait choisi un titre qui montre le caractère blasphématoire de la bête, et qu'il l'ait fait graver sur sa tiare, comme s'il voulait se flétrir par le nombre 666.

Ainsi se termine le chapitre 13, laissant le peuple de Dieu en lutte avec les puissances de la terre, en guerre acharnée contre elle, et frappés par les décrets de mort et de bannissement de la société à cause de leur attachement à la vérité. Quelle est l'issue de ce conflit? Cette question importante n'est point laissée sans solution. Les cinq premiers versets du chapitre suivant, qui auraient dû faire partie de celui-ci, complètent la chaîne de cette prophétie, et révèlent le glorieux triomphe des champions de la vérité. U. S.

### RÉPONSE A UN PASTEUR DU JURA BERNOIS.

#### PREMIER ARTICLE.

IL y a quelque temps, nous avons reçu une lettre d'un pasteur du canton de Berne, dans laquelle il présentait un long argument pour montrer que le Sabbat ne doit pas être observé par les chrétiens. Quelques-uns de ces arguments seront nouveaux pour beaucoup de nos lecteurs, et nous pensons qu'ils seront intéressés à les examiner avec nous. Il commence par les passages qui forment la base du sujet. Ce sont les deux premiers chapitres de la Genèse. Son argument est nouveau, et nous citerons ses propres paroles:

„Le passage de Gen. 2 : 2, 3 ne donne point l'ORDRE de sanctifier le septième jour en se reposant de son œuvre. Il exprime seulement que Dieu ce jour-là se reposa de toute l'œuvre qu'il avait faite. Mais de ce fait l'Écriture, en la place citée, ne tire aucune conclusion concernant notre repos à nous. Si l'on veut y voir un ordre de

se reposer le septième jour, il faut aussi voir dans le fait de la CRÉATION en six jours un ordre pour nous de créer, dans lequel cas du reste, les deux conclusions seraient fausses puisque Dieu n'ordonne point, mais déclare seulement que Lui a créé, et que Lui s'est reposé.

En résumé, notre ami affirme que le passage de Gen. 2:2, 3 ne nous commande pas plus de nous reposer le septième jour que Gen 1 ne nous commande d'employer six jours à créer! Il dit que dans ces passages, deux faits seulement sont présentés. 1. Que pendant six jours, Dieu a créé; 2. Qu'il s'est reposé le septième jour. Cela est dit, nous devons le croire, avec parfaite sincérité, mais il est évident que notre ami a cité ce passage de mémoire, et qu'il n'a pas cherché dans sa Bible ce qui est dit du septième jour. Il avait dans son esprit, l'impression que Moïse avait simplement dit que Dieu s'est reposé le septième jour, et là-dessus il affirme que tel est le cas. S'il avait ouvert sa Bible, et lu soigneusement Gen. 2:3, il aurait vu que Dieu fit trois choses en rapport avec le septième jour. 1. Il se repose ce jour-là. (C'est tout ce que notre ami remarque.) 2. Il bénit le septième jour. 3. Il le sanctifia. Ces deux derniers actes ont échappé de la mémoire de notre correspondant.

Par l'acte de se reposer le septième jour, Dieu a fait de ce jour son jour de repos, titre qu'il porte dans sa loi. Ex. 20:8-11. Mais aussitôt que Dieu eût ainsi fait du septième jour son jour de repos, le second de ces trois actes devint nécessaire. Car il est écrit qu'il bénit le septième jour *parce que* dans ce jour, il s'était reposé de toute son œuvre. Ce second acte communiquait au septième jour un caractère sacré, et en fit une source de bénédictions pour l'humanité. Mais un jour mémorable parce que ce jour-là Dieu s'était reposé de l'œuvre de la création, et sacré parce que Dieu avait placé sur lui sa bénédiction, ne devait pas être employé aux travaux ordinaires de la vie. Et c'est pourquoi Dieu compléta l'acte de faire du septième jour une institution divine en le sanctifiant. Sanctifier ce jour, c'était le mettre à part pour un saint usage. Il ne pouvait mettre à part ce jour pour un saint usage sans dire à Adam et à Eve qu'ils devaient employer ce jour-là d'une manière différente des six autres; que les six jours étaient destinés à l'accomplissement des devoirs ordinaires de cette vie, mais que le septième jour était pour honorer Dieu, comme Créateur des cieux et de la terre.

Le quatrième commandement atteste que telle fut la manière dont Dieu fit le Sabbat, et que tels furent les actes par lesquels il fit cette œuvre. «Car l'Éternel a fait en six jours les cieux, la terre, la mer et tout ce qui est en eux, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié.» Ex. 20:11. Dans ce verset nous avons exactement les mêmes faits qui sont donnés dans Gen. 1:1-13; 2:1-3. Le quatrième commandement fait remonter l'obligation de sanctifier le Sabbat jusqu'à la sanctification (action de mettre à part) du septième jour dans le Paradis, et toute l'autorité du commandement découle de cet acte. Nous sommes

donc certains que Dieu donna à Adam un commandement d'honorer le septième jour comme étant une institution divine. Les faits sont si évidents que personne ne peut manquer de les reconnaître.

Nous sommes persuadés que même notre correspondant, après avoir plus soigneusement comparé Gen. 2:2, 3 avec Ex. 20:8-11, verra que le Sabbat fut fait à la création, et non point à la sortie d'Égypte, et que par conséquent, il fut fait pour la famille d'Adam, et non pas simplement pour celle de Jacob. Car il verra que le devoir de sanctifier le septième jour dut commencer à partir du moment où Dieu eut mis à part ce jour pour un saint usage. Mais il pense que si nous devons suivre l'exemple que Dieu donne de travailler pendant les six premiers jours de la semaine, alors nous devons chaque semaine employer ces six jours à créer! Mais s'il veut lire le quatrième commandement, il apprendra que les jours que Dieu a employés à l'œuvre de la création nous sont donnés pour que nous les employions à l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. Ex. 20:9. Notre ami est donc entièrement dans l'erreur en niant que le Sabbat fut fait pour l'humanité, et en affirmant qu'il ne fut fait que pour les Hébreux. Mais notre correspondant a encore un argument pour prouver que le Sabbat n'a pas eu son origine à la création, mais qu'il commença au temps où Dieu donna les dix commandements sur le mont Sinai. Il dit:

„Ce repos est ordonné dans le quatrième commandement. Ex. 20:8-11. Sur quoi je remarque que ce commandement a été donné pour la première fois au peuple d'Israël et pour lui; c'est donc un commandement juif, mosaïque exclusivement, en tant qu'il repose sur Ex. 20:8-11.“

Après avoir lu ces remarques, nous devons encore exprimer l'opinion que notre correspondant, en écrivant ces lignes, s'est fié à sa mémoire sans chercher dans sa Bible. S'il avait lu Ex. 16, il aurait vu que les enfants d'Israël observèrent le Sabbat, au moins un mois avant d'arriver au Sinai. Il aurait vu aussi que le Sabbat n'a pas même commencé dans Ex. 16. Car lorsque Dieu promit d'abord la manne, il dit qu'il éprouverait le peuple par cela, s'il marcherait dans sa loi ou non. Verset 4. Cela montre que la loi de Dieu existait avant la chute de la manne. Et lorsque Dieu éprouva le peuple, l'épreuve était pour voir s'ils observeraient le Sabbat. Versets 22-28. Le sixième jour le peuple cueillit une double portion de manne évidemment à cause du Sabbat, quoiqu'il ne paraisse pas que Moïse leur eût commandé de le faire. Mais quand ils viennent lui dire ce qu'ils avaient fait, Moïse l'approuve et dit: «Demain est le repos, le Sabbat saint à l'Éternel.» Versets 22, 23. Ce n'est point là l'origine du Sabbat, car il en est parlé comme d'une institution existante, et non pas comme quelque chose devant être introduit par un commandement. Moïse ne donne un commandement défini qu'après que le peuple en général observa ce jour. Versets 25, 26. Mais lorsque quelques-uns persistèrent à violer le Sabbat, Dieu dit: «Jusqu'à

quand refuserez-vous de garder mes commandements et mes lois?» La transgression du Sabbat dans cette occasion ne pouvait donc être une chose nouvelle. Versets 28, 29. Il est vrai qu'il est dit que Dieu leur avait donné son Sabbat. C'était en les délivrant de la dure servitude où ils étaient, et où ils ne pouvaient observer le Sabbat, et aussi en les nourrissant d'une nourriture céleste, de sorte qu'ils n'avaient aucune excuse pour transgresser ce jour. Cela ne prouve point que le Sabbat fut fait à cette occasion; car il est dit que Moïse leur a donné la circoncision, quoique Dieu l'ait ordonnée aux jours d'Abraham. Jean 7:22; Gen. 17.

Mais le passage d'Ex. 20:8-11 que notre correspondant emploie en faveur de son argument montre d'une manière conclusive que le Sabbat n'a pas commencé au Sinai, mais à la création du monde. Le commandement commence par ces mots: «Souviens-toi du jour du repos.» Cela montre que ce jour était déjà connu du peuple comme étant une sainte institution. Mais de quels faits doivent-ils se souvenir? Était-ce du fait que la manne tombait pendant six jours et ne tombait pas le septième? Si c'était simplement ce fait qu'ils devaient se rappeler, alors le Sabbat n'était qu'une institution judaïque. Mais ils devaient se souvenir que Dieu a créé le ciel et la terre en six jours et qu'il s'est reposé le septième, et que, pour cette raison, il a sanctifié le Sabbat. Ainsi le quatrième commandement (Ex. 20:8-11) fait remonter le Sabbat au jardin d'Éden, et personne ne peut annuler ces faits.

Nous avons donné l'argument entier de notre correspondant concernant l'origine du Sabbat. Dans nos numéros suivants, nous examinerons ce qu'il dit pour prouver que l'institution du Sabbat n'est pas une institution propre à trouver place dans cette dispensation, et que la loi de Dieu tout entière a été abolie.

J. N. A.

## IL NE SUFFIT PAS D'ÊTRE SINCÈRE.

«PEU importe ce que l'on croit, si seulement on est sincère.» Voilà un proverbe populaire. Salomon parlait différemment. Voici ses paroles: «Il y a telle voie qui semble droite à l'homme, mais dont l'issue sont les voies de la mort.» Les paroles de l'homme sage sont la vérité; le proverbe populaire, enseigne un mensonge funeste. La sincérité d'un homme ne le sauvera point des mauvaises conséquences d'avoir cru un mensonge. Croire un mensonge dans ce qui concerne les choses spirituelles est funeste aux intérêts de mon âme, quelque sincère que je sois. En effet, plus je suis sincère, plus je souffrirai.

Prenons quelques analogies. Un homme confie ses affaires à un fripon. Il le croit honnête, et il est parfaitement sincère dans cette croyance; mais cette sincérité ne le sauvera pas de la ruine. Le voleur a empoché l'argent et s'est enfui laissant son patron en banqueroute. Dernièrement lorsqu'on fit croire un mensonge aux troupes des États-Unis, elles tombèrent entre les mains d'une embuscade d'Indiens au Colorado. Ces troupes étaient sincères, mais elles furent néanmoins massacrées.

Un père croit que certains jeunes gens sont une société convenable pour son fils.

Trop tard il voit qu'il s'est trompé. Il était sincère, mais sa sincérité ne sauve pas son fils de la dissolution et du libertinage. Une femme pure croit aux belles promesses d'un homme qui lui a demandé son cœur. Après avoir engagé sa foi et son amour sur l'autel sacré du mariage, elle voit qu'elle a placé sa confiance en un misérable infâme. Elle était sincère, mais de quoi sert sa sincérité?

L'été dernier, une famille entière fut empoisonnée par une qualité vénéneuse de champignons qu'elle croyait sincèrement bons.

Et que dirons-nous encore? En est-il autrement dans les choses morales et spirituelles? Si Dieu a ainsi ordonné que dans la vie sociale, dans les choses temporelles, dans le monde physique, la croyance d'un mensonge est funeste, quelque sincère que soit celui qui le croit, ne devons-nous pas conclure qu'il en est de même dans les choses spirituelles? Notre première mère a cru un mensonge. Elle était sincère. Mais Paul nous dit que la femme fut séduite. L'expulsion de nos premiers parents du jardin d'Eden, la malédiction prononcée sur ce monde apostat et déchu, tels furent les résultats de cette tromperie. Importait-il peu ce qu'ils croyaient pourvu qu'ils fussent sincères? Paul persécutait l'église, «par ignorance» et il était sans doute aussi sincère qu'après sa conversion. Mais n'y a-t-il aucune différence entre le sanguinaire Saul de Tarse, rempli de malice contre les enfants de Dieu, et l'ardent apôtre des Gentils? Christ dit à ses disciples qu'il y en aurait qui croiraient servir Dieu en les mettant à mort. N'y a-t-il point de différence entre l'action de mettre à mort un disciple de Christ et celle de le recevoir avec bonté au nom de son maître? Toutefois il est possible d'accomplir la première de ces actions avec autant de sincérité que la dernière. Dans les derniers temps, quelques-uns diront: «Seigneur! Seigneur!» et ils raconteront les œuvres merveilleuses qu'ils ont accomplies au nom de Christ. Ils sont évidemment sincères, néanmoins ils devront se «retirer.» Christ ne les a jamais connus.

La question de Pilate: «Qu'est-ce que la vérité?» est une question des plus importantes qui furent jamais faites. C'est la vérité qui sauve, et non pas la sincérité. La prière de Christ pour ses disciples était qu'ils fussent sanctifiés par la vérité non par la sincérité. La vérité bénit, l'erreur damne. La vérité nous affranchit; l'erreur nous amène dans les chaînes de l'esclavage. Arrière de moi, fatale erreur! qui enseigne que la sincérité tiendra lieu de la vérité! Dieu n'a jamais ainsi parlé!

J. M. HUBERT.

## ALLEMAGNE.

DEPUIS longtemps et à plusieurs reprises nos chers frères de la Prusse m'avaient prié de leur faire une visite. Dernièrement ils renouvelèrent leur demande, me proposant de payer mon voyage. Après avoir fait les démarches nécessaires, je quittai Bâle pour l'Allemagne, le 26 août.

Je me suis d'abord rendu à Hohwald, Alsace, où j'eus la douleur d'apprendre la mort récente de notre chère sœur Dolder. Selon son désir je fis un discours à l'occasion de ses funérailles. Beaucoup de monde y assista. Je fus grandement réjoui de trouver nos chers frères de cette localité encouragés dans le combat, et d'autres personnes intéressées à la vérité.

Le 2 septembre, j'arrivai à Solingen, Prusse. Quelques-uns de nos amis étaient

venus m'attendre à la gare. Après une séparation d'environ 27 mois, l'accueil que je reçus de ces chers frères fut des plus cordiaux, et j'éprouvai une grande joie à les revoir, mais ce qui me réjouit le plus, fut de les trouver aussi fermes et aussi fidèles dans la vérité.

Certes, après Dieu, l'état florissant de ces églises est dû aux anciens des églises qui se sont donné beaucoup de peine pour maintenir l'œuvre, et pour aider aux âmes qui leur ont été confiées.

Mon séjour et mon œuvre parmi eux ont été un encouragement pour moi-même. Dieu nous a grandement bénis, soit en faisant des visites, soit dans nos réunions. Et si jamais il a existé un sentiment d'amour fraternel au milieu d'eux, c'est maintenant. Ps. 133 : 1. A Dieu seul soit toute la gloire.

J. ERZENBERGER.

Solingen, Prusse, le 29 sept., 1880.

## LA GRANDE STATUE.

„Toi donc, ô roi! tu regardais, et tu voyais une grande statue, et cette grande statue, dont la splendeur était extraordinaire, était debout devant toi, et son regard était terrible. La tête de cette statue était d'or très-fin; sa poitrine et ses bras, d'argent; son ventre et ses hanches, d'airain; ses jambes, de fer; et ses pieds, en partie de fer, et en partie de terre. Tu la contemplais, lorsqu'une pierre fut détachée de la montagne sans main, qui frappa la statue dans ses pieds de fer et de terre, et les brisa. Alors le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or furent brisés ensemble, et devinrent comme la paille de l'aire en été, que le vent jette çà et là; et on n'en trouva plus rien en aucun lieu; mais cette pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre.“ Dan. 2 : 31-35.

„... C'est toi qui est la tête d'or. Et après toi il s'élèvera un autre royaume moindre que toi; puis un autre troisième royaume d'airain, qui dominera sur toute la terre. Et le quatrième royaume sera comme le fer, parce que le fer brise et rompt toutes choses; et comme le fer met en pièces toutes choses, ainsi ce royaume brisera et mettra tout en pièces. Et ce que tu as vu que les pieds et les orteils étaient en partie de terre de potier, et en partie de fer, c'est que ce royaume sera divisé: il y aura bien en lui la force du fer, parce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier; mais comme les orteils des pieds étaient en partie de fer, et en partie de terre, ce royaume sera en partie fort et partie fragile. Et quant à ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier, c'est qu'ils se mèleront par des alliances humaines; mais ils ne demeureront pas unis l'un avec l'autre, comme le fer ne peut pas s'allier avec la terre. Et dans le temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit; et ce royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes-là, et il sera établi éternellement. Comme tu as vu qu'une pierre de la montagne en a été détachée sans main, et qu'elle a brisé le fer, l'airain, la terre, l'argent et l'or; le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui arrivera ci-après. Le songe est véritable, et son interprétation est certaine.“ Dan. 2 : 38-45.

La dernière partie du second chapitre de Daniel contient un récit d'un songe de Nébucadnetsar, et de l'interprétation que le prophète donne de ce songe; et l'ensemble, pour plusieurs raisons, forme une introduction des plus à propos à l'étude de la prophétie. La vision est déjà accomplie presque en entier: elle est remarquablement claire et simple dans ses détails; et en conséquence, il n'y a presque pas parmi les commentateurs de différence d'opinion concernant cette vision.

La vision que vit le monarque (Dan. 2 : 31-35) peut être brièvement décrite comme une grande statue, dont la tête était d'or, la poitrine et les bras, d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds en partie de fer et en partie de terre de potier. L'interprétation que le prophète donne de la vision (versets 37-45) montre sans aucun doute que cette statue symbolisait quatre monarchies successives qui

gouverneraient sur toute la terre. Il est dit que Nébucadnetsar lui-même est la tête d'or, ce qui signifie qu'il était le représentant personnel de l'empire ainsi désigné, car dans le langage prophétique, un roi ne signifie pas un monarque individuel, mais une succession de souverains de la même nation, et Nébucadnetsar était sans contredit le monarque le plus remarquable et le plus puissant de l'empire babylonien. La première des quatre monarchies étant ainsi déterminée comme étant la monarchie babylonienne, les autres suivent par ordre. Depuis la chute de Babylone, il n'y a eu sur la terre que trois empires universels, savoir, celui des Mèdes et des Perses, des Grecs et des Romains. Le premier de ces trois est donc représenté par l'argent, le grec, par l'airain, et le romain, par le fer.

En comparant ces royaumes les uns avec les autres tels qu'ils sont présentés dans la vision, il est clair que la place qu'ils occupent dans la statue a pour but de représenter l'ordre dans lequel ils devaient se succéder. L'empire babylonien est la tête parce que c'était le premier; l'empire romain est les jambes et les pieds parce que c'était le dernier. Cependant le matériel dont était composée la portion de la statue représentant chaque royaume semble avoir pour but de représenter une dégénérescence graduelle dans chaque royaume successif, autant qu'il s'agit de leur splendeur extérieure. «Et après toi il s'élèvera un autre royaume moindre que toi; puis un troisième royaume d'airain, qui dominera sur toute la terre.» Il nous reste peu de récits de l'empire babylonien, de sorte que nous ne pouvons établir une comparaison très-exacte entre cet empire et ceux qui l'ont suivi; mais ce que nous savons nous amène à la conclusion que cet empire surpassait en magnificence et en richesse tous ceux qui l'ont suivi. «Toi, ô roi! tu es le roi des rois,» dit Daniel à Nébucadnetsar, «parce que le Dieu des cieux t'a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire. Et il a mis en ta main les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux des cieux, en quelque lieu qu'ils habitent, et il t'a fait dominer sur eux tous.» Ses exploits surpassaient ceux de tous les rois de Babylone et de Chaldée qui l'avaient précédé. Il assujettit l'Egypte, la Syrie, la Phénicie et l'Arabie; et Moab, Ammon, et Edom furent aussi subjugués par ses armes. Nous avons une preuve de sa richesse et de sa magnificence dans la construction de Babylone, appelée par Esaïe (chap. 14 : 4) la ville d'or. Elle était en effet une des merveilles du monde dans son étendue et ses ornements, surtout ses jardins suspendus, soutenus par des arches d'ouvrages de maçonnerie, de sorte qu'ils ressemblaient à des montagnes, complantées de toute espèce d'arbres et de plantes. Evidemment Nébucadnetsar se glorifiait excessivement de la magnificence de sa capitale. Il nous est dit (Dan. 4 : 29, 30) que, pendant qu'il se promenait sur les terrasses de son palais, il dit: «N'est-ce pas ici la grande Babylone, que j'ai bâtie pour être la demeure royale, par le pouvoir de ma force, et pour la gloire de ma magnificence?» L'empire des Perses qui lui succéda, ne fut jamais aussi étendu que celui de Nébucadnetsar. Toutefois sa splendeur extérieure était encore très-grande, quoique inférieure à celle de l'empire babylonien, de même que l'argent est inférieur à l'or. Dans le premier chapitre du livre d'Esther, nous avons le récit d'un banquet royal, dans lequel Assuérus montra «les richesses de la gloire de son royaume, et l'éclat de l'excellence de sa grandeur; ce qui dura plusieurs

jours, savoir, cent quatre-vingts jours,» mais la ville de Babylone était d'une splendeur bien plus durable que la magnificence passagère déployée par le monarque persan.

L'empire des grecs était aussi inférieur en durée et en richesse à celui des Mèdes et des Perses que le dernier l'était à celui des Babyloniens. Quant à l'empire romain, le fer semble dénoter sa force plutôt que son infériorité. «Le quatrième royaume sera comme le fer parce que le fer brise et rompt toutes choses, et comme le fer met en pièces toutes choses, ainsi ce royaume brisera et mettra tout en pièces.» Il est singulier que plusieurs historiens anciens nous apprennent que le nom «Rome» signifie, «force.» Les Romains affectaient une simplicité dure et austère plutôt qu'un faste extérieur. Dans les meilleurs siècles de leur empire, ils méprisaient l'or et l'argent. Lorsque les Gaulois étaient aux portes de Rome, et qu'il avait été convenu de racheter la ville par une grande somme en or, un de leurs guerriers, à la suite de quelque querelle au sujet du poids de l'or, jeta son épée dans la balance en s'écriant que leurs ancêtres avaient été accoutumés à acheter leur liberté avec du fer et non avec de l'or.

D'après un autre point de vue, il semble aussi y avoir eu une convenance particulière pour assigner les quatre métaux aux divers empires qui se sont successivement élevés. Nous examinerons chacun d'eux. L'artée persane se distinguait par des ornements d'or et d'argent. C'est ainsi qu'elle est décrite dans les récits de l'invasion persane de la Grèce, et Alexandre, haranguant ses soldats avant la bataille d'Issus, les invita à contempler les rangs ennemis, étincelant de pourpre et d'or. Et Homère, en parlant des Grecs, se plaît à les représenter comme cuirassés d'airain. Mais quand les Romains parurent sur le champ de bataille, l'airain fit place au fer. Leurs poètes nous apprennent que l'art de travailler ce métal était d'une invention ultérieure.

Il est aussi digne de remarque que les empires romain, grec et persan sont décrits chacun comme se divisant en deux. La poitrine et les bras montrent le royaume uni des Mèdes et des Perses. Le ventre et les cuisses représentent l'empire macédonien, lequel, après la mort d'Alexandre, fut divisé en quatre parties dont deux surpassaient de beaucoup en importance, les deux autres, et c'est pourquoi peut-être elles sont seules mentionnées. Nous allons immédiatement parler des deux parties dont est composé l'empire romain, parties symbolisées par les jambes de la statue.

La vision n'entre dans aucun détail concernant la manière dont l'un de ces empires succéda à l'autre: ces sujets étaient réservés pour des révélations subséquentes. La vision nous présente seulement une esquisse de l'histoire du monde; esquisse qui toutefois, par sa grande simplicité, est adaptée d'une manière merveilleuse à être gravée dans l'esprit, et qui est en même temps par degrés revêtue de nerfs et de chairs par une connaissance plus entière de détails historiques. Il n'est peut-être pas hors de saison de faire allusion pour un moment à ces faits historiques. La limite de la durée de l'empire babylonien, est désignée dans le passage suivant: «Et maintenant j'ai livré tous ces pays dans la main de Nébucadnetsar, roi de Babylone, mon serviteur; et même je lui ai donné les bêtes de la campagne, afin qu'elles lui soient assujetties. Et toutes les nations lui seront assujetties, et à son fils, et au fils de son fils, jusqu'à ce que le temps de son pays même vienne aussi, et que plusieurs nations et de grands rois l'as-

sujuettissent.» Jér. 27: 6, 7. En conséquence, au temps prédit, Dieu suscita Cyrus, descendant des Mèdes par sa mère, et des Perses par son père, et par conséquent propre à conduire leurs armées réunies. Ce fut par lui que Babylone fut prise, pendant une nuit de réjouissances, en 538 av. J.-C., et depuis lors l'empire médo-persan étendit sa domination sur tout le monde civilisé. Pendant la période la plus glorieuse de cet empire, l'instrument qui devait opérer le renversement de cet empire se préparait. La Macédoine était l'une des provinces les plus obscures d'un petit groupe d'états indépendants, et avait été pendant longtemps une épine au côté de son puissant voisin, l'empire persan, lequel avait en vain cherché à l'écraser. A mesure que l'éclat des membres les plus distingués de la confédération grecque commençait à diminuer, la Macédoine s'élevait en puissance. Sous Philippe, elle aspirait à la souveraineté de la Grèce; sous Alexandre son fils, elle aspirait à l'empire du monde. Par une série de victoires brillantes et rapides, cet homme remarquable devint gouverneur de toute l'Asie, en 331 av. J.-C., après la bataille d'Arbelles. Son empire dans toute son étendue ne dura pas plus que sa vie: à sa mort, il fut divisé en quatre royaumes indépendants: la Macédoine, la Thrace, la Syrie et l'Égypte. De ces quatre royaumes, la Syrie et l'Égypte furent les plus importants, et elles devinrent bientôt les seuls royaumes, ayant englouti les autres. Ces deux royaumes subsistèrent dans un état de contention l'un avec l'autre, jusqu'à ce qu'enfin, l'an 30 av. J.-C. ils furent absorbés dans l'empire romain qui prenait de l'extension. Nul autre empire universel ne s'est élevé depuis, et le reste de l'histoire du monde appartient à celle de Rome. Avec le temps, sa force fut affaiblie par le luxe et la désorganisation à l'intérieur, et les invasions barbares du dehors. Un nouvel état social s'éleva graduellement: la partie orientale et la partie occidentale de l'empire étaient séparées l'une de l'autre; et la dernière fut divisée en plusieurs royaumes indépendants de l'Europe moderne, royaumes qui, comme les enfants d'une même famille, conservent une ressemblance commune. Mais c'est toujours dans l'empire romain que nous vivons. La génération actuelle se souvient encore du temps où le titre d'empereur romain fut effacé des pages de l'histoire, et qu'une influence plus puissante que celle qu'aucun empereur ait jamais exercé sur ces régions reculées sortit du siège papal de Rome; et quoique retenue pendant un temps par la Réformation, elle travaille activement à recouvrer son ancienne prépondérance.

Tous ces points, excepté le dernier qui est réservé pour une autre occasion, sont présentés dans la vision. Il n'y avait pas seulement les jambes de fer, mais les pieds en partie de fer et en partie de terre de potier, et ces pieds divisés en dix orteils représentant les dix royaumes, lesquels, au nombre de dix s'élevèrent des ruines de Rome. Le mélange de terre de potier et de fer dans les pieds et les orteils signifie, d'après l'explication même de la Bible que le royaume sera en partie fort et en partie fragile; et il est ajouté qu'ils se mêleront par des alliances humaines, mais qu'ils ne demeureront pas unis l'un avec l'autre, comme le fer ne peut s'allier avec la terre. On a interprété cela comme impliquant que quelques-uns de ces royaumes seront forts et d'autres faibles; que, par le moyen de mariages entre les familles régnantes, ils essaieraient de consolider leur force en réunissant tous les royaumes en une seule fédéra-

tion, mais qu'ils ne réussiraient pas, car les éléments de discorde prévaudraient bientôt. Toutefois pour répondre à cette interprétation, quelques-uns des orteils auraient dû être de fer et quelques-uns de terre de potier, tandis que dans la vision l'élément de la faiblesse est distribué également partout. D'autres, observant que le mélange de fer et de terre de potier appartient aux *pièdes* aussi bien qu'aux *orteils*, ont supposé que ce détail dans la vision, dénote le fait qu'un élément de faiblesse qui n'avait pas paru dans les premiers empires, se manifesta dans les derniers temps de Rome, et se perpétua dans les divers royaumes qui se sont élevés de ses ruines. Car il est évident que ce fut la division du peuple en différentes classes, et la lutte de la volonté populaire contre la volonté impériale, qui contribua à la chute de Rome: et le même sentiment de liberté, fortifié et rendu plus défini dans son but par les premières institutions féodales, joue un rôle proéminent dans la politique de l'Europe moderne. Le gouffre qui existe entre les classes élevées et les classes pauvres devient de jour en jour plus grand. Des mariages entre l'une et l'autre classe ont contribué à suspendre le temps de leur séparation finale, mais le fer ne s'attachera point à la terre de potier. Quelle que soit donc l'interprétation qui ait été adoptée, l'histoire moderne nous fournit l'illustration convenable.

Ainsi donc, nous avons achevé l'examen de la statue, et maintenant nous dirigerons notre attention vers sa chute qui doit avoir lieu dans un temps futur. Cette destruction, selon la vision, fut accomplie par une pierre coupée sans mains, qui frappa la statue en ses pieds et ensuite qui devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Dans l'interprétation de la vision, cette pierre est appelée un «royaume qui ne passera point à un autre peuple, mais qui sera établi éternellement.» C'est le royaume de Christ, de Dieu, ou le royaume des cieux, si fréquemment mentionné dans le Nouveau Testament.

Avant que le royaume de la grâce passe au royaume de la gloire, il doit y avoir une catastrophe; les royaumes de cette terre doivent être mis en pièces, comme un vase de potier, et les débris chassés au loin comme du chaume. D'autres prophéties s'étendent sur cette partie du sujet: ici il est seulement fait allusion au fait. Toutefois ce qui est dit est suffisant pour nous indiquer *quand* cette catastrophe aura lieu. Ce sera «au temps de ces rois;» c'est-à-dire pendant le temps de l'existence des dix royaumes en lesquels l'empire romain serait divisé. Quelques-uns ont allégué que puisque les empires de Babylone, de la Perse et de la Grèce ont passé depuis longtemps, et sans aucune manifestation *visible* du pouvoir divin, de même la destruction de la statue par la pierre sera un événement du même caractère, c'est-à-dire silencieux. Mais le fait même qu'un temps spécial a été fixé où la statue sera frappée, où elle sera mise en pièces et les fragments emportés comme la balle, prouve que cette catastrophe sera quelque chose de très-différent d'aucun autre événement qui ait eu lieu quand l'un de ces royaumes succéda à l'autre. C'est aussi une erreur d'imaginer que les anciens empires aient déjà été frappés par la pierre.

Nous pouvons terminer en faisant remarquer que cette vision nous fournit un bon exemple d'un trait caractéristique qui appartient, nous le croyons, presque sans exception, à toutes les révélations prophétiques. Commencant à un certain point désigné, elle nous amène *insu* à la consommation

dé toutes choses. L'établissement du royaume de Christ est le seul grand événement auquel doivent aboutir toutes les diverses opérations de la providence de Dieu. Quelque immense que puisse paraître le nombre des routes qui sillonnent la plaine, il n'y a qu'une seule cité à laquelle elles aboutissent toutes : c'est la cité de Dieu. Et quel que soit celui de ces sentiers dont le voyant inspiré définit prophétiquement le cours, il ne lui est jamais permis de s'arrêter avant d'avoir jeté un regard sur le terme glorieux vers lequel il aboutit.

### UN CONSEIL DÉPOSÉ DANS UN PANIER.

J'ÉTAIS bien jeune encore à l'époque de mon mariage ; aussi les conseils et les vœux ne me furent point épargnés. Mon père étant docteur, je l'accompagnais souvent dans ses courses en voiture hors du village, et je fus mise en rapport avec un grand nombre de personnes des environs.

Je fis en particulier la connaissance d'un vieux fabricant de paniers, vivant sur le penchant de la colline, et auquel je portai du bouillon lorsqu'il fut malade. Il me donna comme cadeau de noces un panier destiné aux travaux à l'aiguille et exécuté avec un très-grand soin :

— « Gravez dans votre mémoire cette sentence, me dit-il, en me le présentant : « Tu ne saurais empêcher les oiseaux de Satan de voler au-dessus de ta tête, mais garde-toi de les laisser faire leur nid dans tes cheveux »

Ces paroles me parurent d'abord bien étranges. Puis, les ayant copiées sur une carte, je les glissai dans une des curieuses petites poches couvertes de mon panier de bouleau.

Avec mon mari, homme de loi, j'allai visiter nos voisins, et une série de dîners fêta notre installation. Il y eut dans toutes ces réceptions beaucoup d'élégance et de confort. J'observai avec tristesse que partout le vin était servi avec profusion, ce qui occasionna quelque désordre parmi les jeunes gens de la société.

Un mouvement en faveur des Sociétés de tempérance se produisit alors dans notre localité, et je manifestai ouvertement toute la sympathie qu'elles m'inspiraient : — « C'est bon pour le bas peuple, me répondit-on ; quant à nous, nous n'avons pas à nous réformer ! »

Bientôt notre tour arriva d'offrir un dîner. La question des vins de table me préoccupa vivement. Recourant à mon mari pour résoudre cette difficulté et lui exposant timidement ma demande, il se borna à me dire : — « Je suis, par principe, vous le savez, ma chère, un partisan de la société de tempérance ; mais quant à l'application à en faire aux lois bien secondaires de la bonne compagnie, je préfère vous en abandonner la décision.

De retour dans ma jolie chambrette, j'y pleurai et j'y priai beaucoup. Aucune solution néanmoins ne me vint à l'esprit. tout à coup ma porte s'ouvrit : — « N'oubliez point, ma chérie, je vous prie, me dit mon mari, de mettre un point à mon gilet blanc ! »

J'allai droit à mon panier de couture, et tout en y cherchant le numéro du fil à employer, mes yeux s'arrêtèrent sur la carte portant le conseil de mon vieil ami : « Tu ne saurais empêcher les oiseaux de Satan de voler au-dessus de ta tête, mais garde-toi de les laisser faire leur nid dans tes cheveux. »

Eclairée soudain sur mon devoir, je m'écriai : « Je ne puis en effet empêcher per-

sonne de prodiguer le vin dans sa demeure, mais je puis empêcher cet abus dans ma propre maison. Ce petit événement pourra peut-être réagir en bien sur notre entourage et tourner en faveur de mon mari ; c'est décidé ! »

Notre réception fut couronnée d'un succès complet. Nous n'offrimes aucun vin. J'avais convié un ami de mon père, homme instruit, apprécié, et un vrai soutien des œuvres de tempérance. La conversation fut dirigée par lui comme dans des canaux, et il sut la rendre fructifiante et vivifiante. Il me remercia d'une manière bien encourageante pour moi d'avoir banni le vin du repas : — « Tu ne saurais, dit-il, empêcher les oiseaux de Satan de voler au-dessus de ta tête, mais tu peux t'opposer à ce qu'ils fassent leur nid dans tes cheveux. »

Le mouvement de réforme s'introduisit dès lors dans la haute société, et les repas sans spiritueux devinrent à la mode. Bientôt il s'étendit sur toute la population, et un réveil religieux se manifesta parmi nous.

Ces heureuses transformations avaient eu pour point de départ ce simple fait : Un conseil déposé dans un panier. — *La Chambre Haute.*

— UN monsieur demeurant à Berlin alla à Paris pendant la dernière Exposition Internationale. En arrivant, il écrivit chez lui et donna à sa famille l'adresse de l'hôtel dans lequel il avait décidé de loger. Quelques jours après, se promenant dans la ville, il s'égara et ne put retrouver son hôtel. Dans cette difficulté, il pensa à la lettre qu'il avait écrite chez lui, et il lui vint l'heureuse idée de télégraphier à sa famille, à Berlin, pour avoir le nom qu'il avait oublié. Une demi-heure après il avait la réponse, et il put facilement retrouver son chemin. Lorsque le chrétien s'égaré de la voie de l'Éternel, et que parmi les affaires du monde, et les vicissitudes de la vie, il oublie le nom de son Dieu, et qu'il étend sa main vers un Dieu étranger (Ps. 44 : 21), il n'apprend point à connaître son chemin en allant vers les personnes et les choses qui l'entourent. Heureux est-il si, lorsque découvrant son impuissance, il pense à sa demeure céleste, et y adresse sa requête afin d'obtenir les directions nécessaires pour la conduite qu'il doit tenir ici-bas. — *Christian Herald*

### LES CONDUCTEURS AVEUGLES.

COMBIEN les paroles de Jésus sont frappantes ! Combien sa comparaison est juste ! Un conducteur d'aveugles qui est lui-même me aveugle ! La crainte que tous deux tombent ensemble dans la fosse n'est-elle pas des plus raisonnables ! Qui voudrait sciemment se confier aux directions d'un conducteur aveugle ? Toutefois, en matière de religion et dans ce qui concerne nos intérêts les plus élevés, les hommes préfèrent être conduits par des conducteurs aveugles. En matière d'intérêts terrestres, ils ne font pas ainsi ; ils sont clairvoyants et prudents, et ils ne confieront la direction de leurs affaires qu'à ceux qui sont clairvoyants et capables de les administrer. Mais lorsqu'il s'agit de religion, ils sont disposés à confier le gouvernail à ceux qui sont moralement aveugles comme eux, et ils s'imaginent être en sûreté, sans qu'il leur soit nécessaire d'exercer aucune vigilance.

Dieu envoie ses ministres pour prêcher la réforme, censurer le péché, reprendre ceux qui sont dans l'erreur et les ramener dans le sentier de la vérité. Mais c'est l'affaire

des conducteurs aveugles de contrecarrer l'œuvre du serviteur de Dieu et de s'y opposer, de dire au peuple qu'il est dans le bon chemin et qu'il n'a nullement besoin de réforme ; et le peuple se plaît à les écouter et il se persuade qu'ils lui disent la vérité.

Le ministre de l'erreur est dans une bien triste position. Il faut qu'il soutienne l'erreur, et qu'il enseigne aux hommes qu'ils sont sur la bonne voie en transgressant les commandements de Dieu, autrement les membres de son église le quitteront. D'un autre côté, s'il embrasse la vérité et qu'il garde les commandements de Dieu, il perdra son salaire. Sa position est en vérité difficile ! Il faut qu'il soit mu par des motifs plus élevés, ou bien il est condamné à se voir lui-même tomber dans la fosse avec ceux qu'il conduit. Jusqu'à ce qu'il puisse se placer sur un terrain plus élevé, jusqu'à ce qu'il puisse se consacrer à Dieu et à sa vérité, sans craindre les conséquences, le peuple le contraindra à soutenir leurs erreurs, en criant : « Paix et sûreté ! » tandis qu'ils choisissent le chemin de la mort ; et alors, oh ! avec quelle confiance ils se remettront à sa direction. Notre pasteur, disent-ils, est un homme savant, et nous pouvons en toute sûreté nous fier à son jugement ! Ils obligent ainsi leur ministre à les soutenir dans le péché et l'erreur, et alors combien ils se sentent en sûreté avec un guide si compétent ! Il est ce qu'il l'ont fait. Ce sont eux qui l'ont appelé pour prêcher les doctrines qu'ils croient et pour les soutenir dans leurs pratiques, quelque erronées qu'elles soient ; ensuite ils pensent qu'il doit avoir raison, et qu'ils peuvent avoir confiance en lui comme en un oracle divin, croyant que tout ce qu'il dit est pour le bien, et qu'en le suivant, ils seront à l'abri de tout mal ; ils sont semblables à ceux qui se font des dieux, et qui les invoquent pour être délivrés de leurs détresses.

Ah ! qu'y a-t-il à faire pour la pauvre humanité déchue et séduite ?

## Ecole du Sabbat.

### QUESTIONS BIBLIQUES

POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

#### LEÇON II.

LA PREMIÈRE VISION DE DANIEL.

1. Où trouvons-nous une seconde révélation concernant les quatre grandes monarchies successives et universelles du monde ? Rép. Dan. 7.

2. Quand cette révélation fut-elle faite ? Dan. 7 : 1.

3. Était-ce longtemps après que le songe merveilleux dont nous avons le récit au chapitre deuxième eut été donné à Nébucadnetsar ? Rép. Environ quarante-huit ans.

4. Nébucadnetsar vivait-il lorsque cette seconde révélation fut faite ? Rép. Non il ne vivait plus.

5. A qui cette révélation fut-elle faite ?

6. De quelle manière fut-elle faite ?

7. Quels versets contiennent le récit de ce songe remarquable ?

8. Que vit Daniel ?

9. Décrivez la première bête, verset 4 ; la seconde, verset 5 ; la troisième, verset 6 ; la quatrième, versets 7, 8.

10. Quels sont les versets qui contiennent l'interprétation de ce songe ?

11. Qu'est-il dit que représentent ces bêtes ? Versets 17, 27.

12. Qu'est-ce Daniel désirait particulièrement savoir? Versets 19, 20.

### LEÇON III.

#### LA PAPAUTÉ.

1. Quelle explication fut donnée à Daniel concernant la quatrième bête? Dan. 7: 23.

2. Quelle explication lui fut donnée concernant les dix cornes? Verset 24.

3. Quelle explication fut donnée au prophète touchant la petite corne? Verset 8.

4. De quelle manière Daniel décrit-il cette petite corne en rapport avec son songe? Versets 24, 25.

5. Qu'est-il dit concernant cette petite corne dans les versets 20, 21?

6. Que pensons-nous être symbolisé par cette petite corne?

7. De quelle manière la papauté a-t-elle accompli les trois prédictions données au verset 25?

8. Quand la longue période de la persécution papale prédite dans Dan. 7: 25 a-t-elle commencé? Rép. En 538 ap. J.-C.

9. Combien de chrétiens furent mis à mort sous cette persécution? Rép. Plusieurs millions.

10. Quand cette période se termina-t-elle? Rép. En 1798 ap. J.-C.

11. Quel événement signala sa fin? Rép. Le pape fut fait prisonnier par les Français, et un gouvernement républicain fut établi à Rome.

12. Quel a été depuis ce temps-là l'état de la papauté? Rép. Son pouvoir politique lui a été graduellement ôté, ainsi qu'il est prédit dans Dan. 7: 26.

### LEÇON IV.

#### LES SAINTS POSSÈDENT LA TERRE.

1. A qui le règne de la terre sera-t-il finalement donné? Rép. A Christ et à ses saints. Versets 13, 14, 18, 27.

2. Pendant combien de temps doivent-ils la posséder?

3. Quand le royaume doit-il leur être donné? Rép. Le royaume ne leur sera pas donné avant qu'ils aient passé l'épreuve du jugement (versets 9, 10); que Christ n'ait été fait roi (versets 13, 14); et que la bête représentant le quatrième royaume ait été tuée et son corps (ses sujets) livré aux flammes (verset 11; chap. 2: 35); et cela ne peut avoir lieu avant la venue de Christ; car la petite corne de cette bête doit faire la guerre aux saints, jusqu'à ce que le jugement des méchants soit remis entre leurs mains; et cela n'aura pas lieu avant qu'ils aient été rendus immortels à la venue de leur Roi, temps auquel la petite corne, (la papauté, l'homme de péché) sera détruite (2 Thess. 2: 3-8; 1: 7-10); et, finalement pas avant que les saints aient achevé l'œuvre de juger les méchants. Dan. 7: 22; 1 Cor. 6: 2, 3; 4: 5.

4. Quand est-ce que la scène du jugement, décrite aux versets 9, 10, s'ouvrit? Rép. A la fin des 2300 jours.

5. Quelles paroles la petite corne a-t-elle proférées depuis que ce jugement est en session? Rép. Elle a prétendu à l'infaillibilité et elle a fait soutenir cette prétention par un concile de ses évêques.

### LEÇON V.

#### LES QUATRE ROYAUMES.

1. Quand est-ce qu'une troisième révélation fut faite concernant les principaux empires de la terre? Dan. 8: 1.

2. Combien de symboles furent présentés au prophète dans cette vision?

3. Que dénotait le premier de ces symboles? Verset 20.

4. Que dénotait le second? Verset 21.

5. Quel était le nom du premier des quatre royaumes représentés dans les visions du second et du septième chapitre de Daniel? Dan. 2: 38, etc.

6. Quel royaume succéda au royaume de Babylone? Dan. 5.

7. Le royaume des Perses possédait-il l'empire universel? Esd. 1: 1-3.

8. Quel royaume conquiert l'empire des Perses et lui succéda?

9. Par quel symbole le quatrième royaume était-il représenté dans la vision du second chapitre? Par lesquels était-il représenté dans les chapitres sept et huit?

10. Le nom de ce quatrième royaume est-il donné dans ces prophéties?

11. Quel est le seul royaume qui a possédé l'empire universel depuis que le royaume des Grecs a été subjugué? Rép. L'empire romain.

12. Quelle allusion est faite dans Luc 2: 1, à l'empire romain comme à un royaume universel?

13. Comment savons-nous que le quatrième empire représenté dans ces prophéties doit être universel? Rép. Parce que ce royaume est représenté dans chacune de ces visions, comme étant plus fort qu'aucun de ceux qui l'ont précédé; et puisque les trois premiers ont gouverné toute la terre, le quatrième ne pouvait pas être plus fort à moins que lui aussi ne soit universel.

G. H. BELL.

## Nouvelles Diverses.

—PENDANT le mois d'août, la dette nationale des Etats-Unis a diminué de plus de 12,000,000 de dollars.

—TAHITI vient de se donner à la France sous le protectorat de laquelle se trouvait cette colonie depuis 1842.

—LE 26 août, neuf cents émigrants arrivaient à New-York, et le jour suivant, mille ont débarqué dans cette même ville.

—ON rapporte de Panama qu'un tremblement de terre a détruit la ville de Illapel, Chili; 200 personnes ont perdu la vie.

—SELON le Professeur Read de Londres, le monde, par des preuves géologiques, aurait atteint l'âge mûr de 600,000,000 d'années.

—ON dit que l'illumination de la chute du Niagara par la lumière électrique est un des spectacles des plus fantastiques et des plus fascinants.

—EN traversant le continent, le Président des Etats-Unis a refusé d'accepter l'hospitalité des mormons, ce dont ces derniers ont été très-indignés.

—LE Synode de l'Eglise Nationale neuchâteloise a introduit dans toutes ses chaires la traduction de l'Ancien Testament par le professeur Segond.

—IL vient de mourir, le 10 sept., à Arlesheim Bâle-Campagne, un Lucernois qui est parvenu à l'âge de 103 ans. Il laisse sept enfants vivants dont l'aîné a 65 ans.

—ON vient d'achever les réparations de la cathédrale de Strasbourg qui avait subi de grands dégâts pendant le siège de la ville en 1870. Ces réparations ont coûté 698,000 francs.

—LA première pierre de la Cathédrale de Cologne a été posée le 14 août 1248 et le 14 août 1880, après un intervalle de 632 ans, ce magnifique édifice, la gloire du peuple allemand, a été achevé.

—LE „Daily News“ annonce qu'un éboulement de terre a eu lieu à Maintall, aux Indes, province du Bengale. Trente-sept personnes, dont douze officiers anglais, ont été victimes de la catastrophe.

—IL paraît actuellement, 61 journaux par jour à Paris. En 1867 il n'en paraissait que 17. Le plus ancien, fondé en 1789, est le Moniteur Universel; le Journal des Débats a été fondé en 1799.

—UN homme qui croit fermement qu'un second déluge doit arriver en novembre prochain pour couvrir toute la surface de la terre s'est mis en devoir de construire une arche à Helena, Texas, Etats-Unis.

—UNE catastrophe a eu lieu le 21 septembre, à 5 h. dans la Garonne en amont de Bordeaux, France. „L'Hirondelle“, portant 15 passagers, a été atteinte par les vagues d'un mascaret d'équinoxe, et a sombré à pic; six cadavres ont déjà été retrouvés.

—LA Russie n'a jamais présenté un recensement digne de foi, mais un journal de St-Petersbourg a additionné les statistiques du gouvernement, et le résultat a donné pour le chiffre de la population 64,681,000 hab. dans la Russie d'Europe. Le nombre des naissances excède celui des décès de 781,000.

—UN colporteur qui répandait des Bibles et des traités religieux protestants, dans les villages catholiques du Jura-Bernois, a été assailli par la populace qui lui a lancé des pierres et a maltraité lui, son cheval et sa voiture. Ces actes de violence et d'intolérance ont été fortement approuvés par les journaux ultramontains.

—LE 21 septembre, plusieurs secousses ont été ressenties en Suisse. A Fribourg, les secousses ont été si fortes que des personnes assistant à un culte dans la cathédrale s'enfuirent. Dans plusieurs villes, on vit les lampes suspendues se mouvoir, les planchers et les parois craquaient; la vaisselle se brisait dans les cuisines.

GOOD HEALTH.—C'est le meilleur journal que nous connaissions sur le sujet de la santé. Nous serons bien aises d'envoyer gratuitement quelques numéros de ce journal, comme spécimen à ceux de nos amis qui peuvent lire l'anglais. Si quelqu'un désire s'y abonner, ils peuvent le faire par nous; nous transmettrons leurs abonnements. C'est un journal mensuel de 32 pages avec couverture; le prix d'un abonnement et de frs. 5, par an.

### CATALOGUE DES PUBLICATIONS FRANÇAISES.

LA SOCIÉTÉ DES ADVENTISTES DU SEPTIÈME JOUR tient en vente les brochures et les traités suivants:

1. \*Le Règne Millénaire.† 16 pages. 10 cts
2. \*Le Second Avènement; Objet et proximité de cet Evénement, et Manière dont il aura lieu. 32 pages. 20 cts.
3. \*Les Deux Trônes, représentant le Royaume de la Grâce et le Royaume de la Gloire. 32 pages. 20 cts.
4. \*Le Jugement, ou les Enseignes de Daniel conduisant vers la Sainte Cité. 16 pages. 10 cts.
5. \*Le Sanctuaire de la Bible.† 20 pages. 15 cts.
6. \*Quel Jour Observerez-vous et pourquoi? 8 pages. 5 cts.
7. Explication de Matthieu Vingt-Quatre, ou Signes frappants de la Seconde Venue de Christ. 56 pages avec couverture. 50 cts.
8. Le Sabbat de la Bible.† 32 pages. 20 cts.
9. Le Premier Message d'Apocalypse.† 16 pages. 10 cts.
10. Le Second " " " " 10 cts.
11. Le Troisième " " " " 32 " 20 cts.
12. Perpétuité des Dix Commandements. 40 pages. 25 cts.
13. \*Les Souffrances de Christ. 32 pages. 20 cts
14. \*Les Deux Lois.† 16 pages. 10 cts.
15. La Loi et l'Evangile. 16 pages. 10 cts.
16. Le Sabbat dans la Prophétie. 32 pages. 20 cts.
17. \*La Vérité Présente. 24 pages. 15 cts.
18. \*L'Esprit de Prophétie. 16 pages. 10 cts.
19. Le Mémorial du Créateur. 16 pages. 10 cts.
20. Le Salut par Christ. 16 pages. 10 cts.
21. Christ dans l'Ancien Testament. 16 pages. 10 cts.
22. \*Pouvons-nous Savoir?† 8 pages. 5 cts.
23. L'Avènement de Christ, sa Nature et la Purification du Sanctuaire. 48 pages. 30 cts.
24. Le Septième Jour. 8 pages. 5 cts.
25. \*La Fin est-elle proche? 8 pages. 5 cts.
26. \*Le Sabbat de L'Eternel.† 16 pages. 10 cts.
27. \*L'Homme est-il Immortel?† 8 pages. 5 cts.

Les traités marqués d'un astérisque (\*) sont aussi imprimés en allemand, et ceux qui sont marqués d'une croix (†) sont imprimés en italien.

S'adresser: Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse.

## LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), OCTOBRE 1880.

## SOMMAIRE.

	PAGE
POÉSIE.—Ce qu'il nous faut laisser . . . . .	49
ARTICLES VARIÉS.—Comment le Concile du Vatican établit l'Infaillibilité du Pape . . . . .	49
Jésus à Béthesda . . . . .	50
Pourquoi Paul pleurait-il? . . . . .	51
Archéologie Sacrée . . . . .	52
La Déclaration de l'Incrédule . . . . .	52
L'Unité dans l'Eglise . . . . .	52
Les Conducteurs aveugles . . . . .	62
Allemagne . . . . .	60
La Grande Statue . . . . .	60
Un conseil déposé dans un Panier . . . . .	62
Il ne suffit pas d'être Sincère . . . . .	59
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand . . . . .	53
L'erreur de Madame Martin . . . . .	54
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—La Nou- velle Naissance . . . . .	60
Les Adventistes du Septième Jour . . . . .	56
Réponse à un Correspondant . . . . .	57
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apoca- lypse.—Explication du Chapitre 13:11-17 . . . . .	57
Rép. à un Pasteur du Jura Bernois . . . . .	58
Rapport Missionnaire de Bâle (Septembre) Amérique . . . . .	64
Le Congrès de Tempérance à Bruxelles . . . . .	64
ÉCOLE DU SABBAT.—Questions Bibliques . . . . .	62

✎ Nous espérons qu'il sera possible de convoquer notre Conférence Générale en Suisse vers le milieu de novembre. Le mois prochain nous donnerons un avis définitif.

✎ On peut nous envoyer le montant des abonnements par un mandat de poste à l'adresse de *Mr J. N. Andrews, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse*. Nos lecteurs de la Suisse, peuvent aussi, s'ils le préfèrent, nous envoyer des timbres poste au lieu d'un mandat.

AVIS.—Nous avertissons nos abonnés qui ont seulement payé jusqu'à la fin de la quatrième année de notre journal, qu'avec le numéro de novembre nous prendrons en remboursement sur la poste les abonnements pour la cinquième année. Ceux qui le désirent peuvent, sans attendre cette époque, nous envoyer la somme de fr. 5, soit en timbres poste suisses, soit en un mandat sur la poste, payable à J. N. Andrews. S'il y en a qui ne puissent pas payer cette somme, nous les prions de nous écrire concernant leur situation.

## AMÉRIQUE.

LES Baptistes du Septième Jour d'Amérique se sont assemblés pour leur Conférence Générale, le 22 septembre, à Genesee, New-York. Les Adventistes du Septième Jour d'Amérique se sont aussi assemblés pour tenir leur Conférence Générale à Battle Creek, Michigan, le 28 septembre. Ces deux conférences représentent plus de 30,000 chrétiens qui observent le septième jour. Les Adventistes du Septième Jour diffèrent des Baptistes du Septième Jour en ce qu'ils croient que Christ doit bientôt venir. L'organe des Baptistes du Septième Jour, est le *Sabbath Recorder*, imprimé à Alfred Center, New-York. Les Adventistes du Septième Jour publient l'*Advent Review* à Battle Creek, Michigan, et les *Signs of the Times*, à Oakland, Californie. Ils impriment encore des journaux en allemand, en suédois et en danois. Ils publient aussi un journal pour la jeunesse appelé *Youth's Instructor*, et un journal sur l'hygiène appelé *Good Health*.

L'organe des Baptistes du Septième Jour dans la Grande Bretagne est le *Sabbath Memorial* publié par le pasteur Wm. M. Jones, 15 Mill Yard, Goodman's Fields, Londres; en Hollande, c'est le *Boodschapper* publié par les pasteurs G. Velthuysen, à Haarlem, Hollande. Nous espérons donner un rapport intéressant de ces conférences dans notre prochain numéro.

TURQUIE.—Les grandes puissances de l'Europe cherchent à contraindre la Turquie d'accomplir le traité de Berlin par la reddition à la Grèce d'une portion de son territoire. Il semble probable que rien ne sera accompli sans qu'il y ait de nouvelle effusion de sang. La solution de la «Question d'Orient» ne pourra jamais être trouvée aussi longtemps que Constantinople restera au pouvoir des Turcs, et le renversement de l'empire turc semble être signalé dans la prophétie comme étant un signe de l'avènement immédiat de Christ.

## RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE

POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

LES SIGNES expédiés en Suisse . . . . .	3,674
“ “ “ à l'étranger . . . . .	2,416
Total . . . . .	6,090
„Stimme der Wahrheit“ expédiées . . . . .	335
Lettres imprimées . . . . .	3,908
Lettres missionnaires écrites . . . . .	17
Lettres missionnaires reçues . . . . .	47
Pages de traités distribuées . . . . .	622
Abonnements aux SIGNES . . . . .	12
Abonnement à la „Stimme“ . . . . .	1
Visites missionnaires . . . . .	17

## LE CONGRÈS DE TEMPÉRANCE A BRUXELLES.

LES Belges célèbrent cette année le cinquantième anniversaire de leur indépendance nationale. Les amis de la tempérance par toute l'Europe ont trouvé bon de mettre à profit cette occasion en se réunissant en congrès à Bruxelles, capitale de la Belgique, pour consulter ensemble quant aux meilleurs moyens de diminuer les maux résultant de l'usage de l'alcool. Le congrès s'est réuni le 2 août sous la protection spéciale du gouvernement belge, et les délibérations de cette assemblée ont duré environ une semaine. Un grand nombre de personnages distingués, amis de la tempérance, étaient présents. Ceux du continent furent surtout en faveur de l'usage modéré des liqueurs alcooliques, tandis que ceux de la Grande-Bretagne soutinrent que l'abstinence totale est le seul remède aux maux causés par l'alcool. La réunion était principalement dirigée par ceux qui favorisent l'usage modéré des liqueurs enivrantes, mais les amis de l'abstinence totale furent respectueusement écoutés. Nous devons au Rev. M. de Colleville D. D. qui a représenté la cause de l'abstinence totale dans ce congrès, des publications concernant l'œuvre de cette assemblée.

Les questions à discuter semblent avoir été préparées principalement par ceux qui pensent que l'usage modéré des spiritueux est une nécessité de la vie. La première question se rapportait à la possibilité de préparer de l'alcool qui soit comparative-ment salubre. Personne n'a pu dire comment cela pourrait se faire. On découvrira la méthode d'une telle préparation, lorsqu'on trouvera quelque moyen de rendre le péché inoffensif. Jusque-là il n'y aura qu'une seule méthode sûre d'agir concernant le péché et l'alcool, et c'est de les laisser de côté.

La nature de la plus pure qualité d'alcool fut discutée, mais on ne put trouver aucune preuve de ses effets salutaires. L'action de l'alcool sur les animaux auxquels il a été donné, mêlé à leur nourriture, a été tout à fait nuisible: tel est le rapport de ceux qui ont fait ces expériences. Au lieu de trouver que l'alcool protège les hommes contre le froid, il fut déclaré, comme résultat d'expériences scientifiques que plus on habite près du pôle nord, moins on doit employer d'alcool. Le Président, Dr Lunier, dit que c'est une *erreur* de donner de l'eau-de-vie aux soldats pour augmenter leur force, ou de conseiller aux ouvriers de boire de l'alcool pour se réchauffer.

Un distillateur de Bruxelles prit la parole dans le congrès, pour montrer qu'il avait inventé une méthode de distillation produisant de l'alcool salubre et non pas funeste. Il ne réussit point à convaincre le congrès. Ce fait est certainement à la louange des membres du congrès, savoir, que tout en soutenant l'utilité de l'usage d'un peu d'alcool, ils n'ont pas fermé les yeux sur les effets pernicieux de cette substance sur tous les êtres vivants.

Le congrès discuta la question concernant l'effet de l'ivrognerie des parents sur le caractère des enfants. Les faits présentés sur ce chapitre étaient effrayants. L'imbécillité, l'idiotisme et d'autres choses terribles se voient chez les enfants de tels parents. Le Président, Dr Lunier, peut-être sans avoir conscience qu'il répétait la loi de Dieu (Ex. 20:5), dit: «Les générations qui s'adonnent à l'usage de l'alcool disparaissent tout à coup de la terre qui les porte, vers le troisième ou le quatrième degré de leurs relations de parentage.» Le docteur dit aussi qu'une grande partie des vins de la France, ne contenaient pas une goutte du jus de la vigne, et que presque tout le vin français est mêlé d'alcool de sorte que la France devra être classée parmi les pays qui ne boivent que de l'alcool. Le Dr Lunier dit que si ce frelatage du vin ne pouvait être arrêté, il se rangerait du côté de l'abstinence totale. Le Dr M. de Colleville dit qu'il prendrait note de cette déclaration importante.

Le congrès discuta aussi la question de l'usage des boissons alcooliques comme étant la cause des crimes. Les faits présentés montrèrent que le crime prévaut à proportion de l'usage de l'alcool.

Le 5 août, quatrième jour des séances du congrès, les Néphalistes ou défenseurs de l'abstinence totale furent écoutés. Sur la requête du Président, le Rev. M. de Colleville lut sur ce sujet un long et excellent discours, lequel, nous ne pouvons en douter, fit une profonde impression sur l'assemblée. D'autres messieurs firent des allocutions parfaitement appropriées au sujet.

Mr Roucou, ayant été invité à prendre la parole, assura le congrès de la sympathie spéciale du Ministre des Finances en France pour la suppression de l'alcool. Sa sympathie est si grande qu'il serait tout disposé à abandonner les 200,000,000 de francs, revenu produit par les boissons distillées et fermentées, si seulement le peuple voulait adopter le néphalisme, c'est-à-dire l'abstinence totale.

Nous croyons que ce congrès a produit du bien. Il doit se réunir de nouveau à Londres au mois de septembre 1882. Nous sommes certains qu'il s'assemblera sur un terrain avancé et qu'il n'y aura nul besoin de discuter de nouveau cette question soulevée par Job: «Qui est-ce qui tirera une chose nette de ce qui est souillé?» Car sa réponse, savoir, que personne ne peut faire cela, sera acceptée comme la vérité.